OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51136/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTIEME.

GRAFL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSSLA

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51136/fragment/page=0007

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Zweigstelle Ausleihung

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

L 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51136/fragment/page=0008

DIALOGUES
ET
ENTRETIENS
PHILOSOPHIQUES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51136/fragment/page=0009

DIALOGUES
ET
ENTRETIENS
PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUE PREMIER.

LES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

Les habitans de Cachemire ſont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le ſont d'affaires ſérieuſes, & vivant comme des enfans qui ne ſavent jamais la raiſon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, ſe conſolent de tout, ſe moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a ſubſiſté plus de treize cents ans, ſans avoir eu ni de vrais philoſophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes paſſables, ni de peintres, ni de ſculpteurs. Ils manquèrent long-temps de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un

banian. Enfin, vers le commencement du dernier siècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation, & qui, nourris de la science des Persans & des Indiens, portèrent la raison & le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui, à l'aide d'un bon visir, poliça, embellit & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, & firent des chansons contre le sultan, contre le ministre & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de passer une jambe par-dessus l'autre au son des instrumens avec une grâce merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les semaines une façon admirable d'ajuster un ruban; & enfin, d'excellens chimistes, qui avec de l'essence de jambon, & autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danseurs & de cuisiniers presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait & on ne fesait rien. Un philosophe de l'Indous-

tan, grand amateur du bien public, & qui disait volontiers & inutilement son avis, quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple semblable à celui de Pékin, ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'est-à-dire, de ces marchés & de ces magasins publics entourés de colonnes & servant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maisons sur de très-beaux ponts, & qu'on désirait en vain des places, des fontaines, des statues & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philosophe indien, de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit bostangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce sont des discours de sage, c'est-à-dire, des choses admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philosophe, à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'État de

Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin ? Nous n'avons rien répondu, dit le bostangi : nous nous sommes mis à rire selon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous alarme. Le cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'indien ; & ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche ?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais ; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends ; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un État est comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art.

Ainsi la richesse consiste dans le sol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux, est celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; & le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années ; & où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, & l'État ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort, que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans ; & la vérité est que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez - vous qu'il en ait coûté aux anciens

Égyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille? des oignons & du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraissé des fainéans?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout & vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, & ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête & des mains, & l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente; il ne vous manque donc que la bonne volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenses énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez sous vos pas tous les matériaux: vous avez autour de vous deux cents mille fainéans que vous pouvez employer: il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur salaire de quoi être bien

nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne payerez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable ; il ne sortira ni argent ni denrées de l'État.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Hé bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire ? Quoi ! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en sorte que les possesseurs du riz, du lin & des bestiaux donnassent du pilau & des chemises aux mendians qu'on emploîrait à remuer la terre, & à porter des fardeaux, on ne serait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes, qui le long de l'année sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingts jours, pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés? Alors ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'industrie; vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces temps sont destinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies? est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'État que le peuple s'enivre un tiers de l'année?

Cette conversation dura long-temps. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison, & il fut le premier bostangi qu'un philo-

sophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raisonneur & le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences, il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-dessus longue jaquette, capuce pointu sur la tête, ceinture de corde sur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'indien ; combien en avez-vous dans votre patrie ? A peu près cent mille de différentes espèces, dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! Et moi aussi, dit bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc ? dit l'indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le bostangi. Que cela est utile à un État ! dit l'indien. Cette conversation dura long-temps & ne produisit pas grand'chose.

I I.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

HÉ bien, Monsieur ! le procès de ces pauvres orphelins ?

L'AVOCAT.

Comment ! il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies-réelles. On n'a mangé en-

core en frais de justice que le tiers de leur fortune ; & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage ; je le respecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience, n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal : il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son anti-chambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé, le prier de chanter sa grand'messe ; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article décisif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point de tout ; c'eſt un particulier qui a dit ſon avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite, les juges le croient, & on gagne ſa cauſe.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que vous avez contre vous *Turnet* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres légiſlateurs de la même force, ſans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être ſuffiſamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on ſe partage en pluſieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain ? eſt-ce que nous vivons ſous *Juſtinien* & ſous *Théodoſe* ?

L'AVOCAT.

Non pas ; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chaſſe & les tournois ; ils couraient dans la terre-ſainte avec leurs maîtreſſes. Vous voyez bien que de ſi importantes occupations ne leur laiſſaient pas le temps d'établir une juriſprudence univerſelle.

LE PLAIDEUR.

Ah ! j'entends : vous n'avez point de lois ;

& vous allez demander à *Juſtinien* & à *Charondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez : nous avons plus de lois que toute l'Europe enſemble ; preſque chaque ville a la ſienne.

LE PLAIDEUR.

Oh, oh ! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah ! ſi vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil !

LE PLAIDEUR.

Hé bien, qu'arriverait-il alors ?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-putain ſe trouve ſituée dans une coutume qui vous eſt tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de-là c'eſt tout autre choſe.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne ſont-ils pas en France ? Et n'eſt-ce pas une choſe abſurde & affreuſe, que ce qui eſt vrai dans un village ſe trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie ſe peut-il que des compatriotes ne vivent pas ſous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'eſt qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes feſaient dans le bon

temps deux empires séparés ; & l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des lois à ses sujets ; ces lois dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel qui ne savait pas lire, & leur tradition respectable est transmise aux Guignois de père en fils ; de sorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore, & tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume ; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnat ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, & messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? est-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits ? Et puisque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez vous que la loi soit par-tout la même, quand la pinte ne l'est pas ? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie

à l'infini, & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares ? Ils ont la même mesure ; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne: quoi ! des peuples qui vivent sous les mêmes lois ne vivent pas sous la même religion ?

L'AVOCAT.

Non, & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais & d'autres peuples ont pensé que l'observation des lois était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiste qui se ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui pèchent uniquement contre DIEU doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui pèchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

III.

MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. (a)

Mme DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur ? non, c'est pour trouver en vous des consolations.

Mlle DE L'ENCLOS.

Des consolations, Madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

(a) Madame de *Maintenon* & mademoiselle *Ninon de l'Enclos* avaient long-temps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf*, que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

Mme DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en eſt aſſez. La mienne n'eſt pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

Mlle DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous ſentez dans la grandeur le beſoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu beſoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée ſi long-temps ?

Mme DE MAINTENON.

Vous ſentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte ſur-tout cette contrainte.

Mlle DE L'ENCLOS.

Pour moi, je n'ai oublié ni mes premiers plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi vous êtes malheureuſe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

Mme DE MAINTENON.

Je ſuis trompée la première. Si lorſque nous ſoupions autrefois enſemble avec *Villarceaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des Tournelles, lorſque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un ſujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puiſſant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces paſſeront par vos mains, vous ſerez regardée comme une

ſouveraine ; ſi, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'eſt accompli ; j'ai éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers momens ; j'ai eſpéré la joie, & ne l'ai point trouvée.

Mlle DE L'ENCLOS.

Les philoſophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à ſe figurer que vous ne ſoyez pas contente ; & s'il penſait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

Mme DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il ſe trompe comme moi. Ce monde-ci eſt un vaſte amphithéâtre où chacun eſt placé au haſard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur !

Mlle DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur eſt néceſſaire aux hommes ; ils ne ſe donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne penſaient que le bonheur eſt placé fort au-deſſus d'eux. Nous connaiſſons toutes deux des plaiſirs moins remplis d'illuſions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous priſe pour être ſi malheureuſe ſur votre gradin ?

Mme DE MAINTENON.

Ah ! ma chère *Ninon*, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que *mademoiſelle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus ſi heureuſe. Il faut que je ſois prude ; c'eſt tout vous dire. Mon cœur eſt vide ; mon eſprit

est contraint : je joue le premier personnage de France ; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante de ranimer une autre ame, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable ! (*b*)

Mlle DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que *Ninon* est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison, avec l'abbé de *Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Buvez du fleuve Léthé ; consolez-vous surtout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

(*b*) Ce sont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

Mme DE MAINTENON.

Ah ! *Ninon*, peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

Mlle DE L'ENCLOS.

Madame, franchement, c'est à vous à être timide ; mais osez.

Mme DE MAINTENON.

Ce serait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles, vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, Madame, mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite & malheureuse, parce que la fortune vous a maltraitée.

Mme DE MAINTENON.

Ah ! cruelle *Ninon !* vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

Mlle DE L'ENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis ; quittez Versailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

Mme DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être

heureuse auprès du trône ; & je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeste effet de la cour.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les philosophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

Mme DE MAINTENON.

Quoi, se voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuse !

Mlle DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal entendu. Vous vous croyez malheureuse uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si bon, ni les désirs si vifs qu'autrefois ? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, & se sauvent d'un ennui par un autre.

Mme DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

Mlle DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, & cinq sens bien parfaits pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté

& de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philosophes.

Mme DE MAINTENON.

Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

Mlle DE L'ENCLOS.

Adieu, auguste infortunée.

IV.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

Savez-vous qu'un ministre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conséquent être un plus grand-homme que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je savais bien qu'un philosophe voudrait adoucir en moi la dureté que l'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si *Louis XIV* n'en avait pas eu un peu, son règne n'eût pas été si illustre. Le

grand *Colbert* en avait ; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile ont un avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'administration des finances dans tout le désordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés, dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change. Il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance, où la nécessité de gagner sa vie la condamne, & où l'on a cru long-temps que le bien de l'État devait la tenir : mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très-considérable ; il gouverne les grands, qui pensent quelquefois, & les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui est arrivé dans la musique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre

des

des artiſtes, capables d'exécuter la muſique la plus ſavante, s'eſt accru autant que l'art même. Il en eſt ainſi dans la philoſophie & dans l'adminiſtration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli*; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots, le miniſtre apercevant que le philoſophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions: le miniſtre prit le papier, & lut.

La richeſſe d'un Etat conſiſte dans le nombre de ſes habitans & dans leur travail.

Le commerce ne ſert à rendre un Etat plus puiſſant que ſes voiſins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ſes voiſins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte néceſſairement ſur les autres, toutes choſes d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la maſſe d'or & d'argent ſerait inutile. Car pourvu qu'il y ait aſſez d'or & d'argent pour la circulation, pouvu que la balance du commerce ſoit ſeulement égale, alors il eſt clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliars dans un royaume, toutes les denrées & la main d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliar. Je ſuis auſſi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre ſous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit ſous; & le reſte

à proportion. La vraie richeſſe d'un royaume n'eſt donc pas dans l'or & l'argent ; elle eſt dans l'abondance de toutes les denrées ; elle eſt dans l'induſtrie & dans le travail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu ſur la rivière de la Plata un régiment eſpagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemiſes & de pain.

Je ſuppoſe que depuis *Hugues-Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'induſtrie ſe ſoit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts ; je dis que nous ſommes réellement cent fois plus riches que du temps de *Hugues-Capet* : car, être riche, c'eſt jouir. Or, je jouis d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, mieux diſtribuée que n'était celle de *Hugues-Capet* lui-même : on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin : on a perfectionné les manufactures, & je ſuis vêtu d'un plus beau drap : l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les feſtins royaux de *Hugues-Capet*. S'il ſe feſait tranſporter, quand il était malade, d'une maiſon dans une autre, c'était dans une charrette ; & moi je me fais porter dans un carroſſe commode & agréable, où je reçois le jour ſans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour ſuſpendre ſur des cuirs une caiſſe de bois peinte, il n'a fallu que de l'induſtrie ; ainſi du reſte. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtiſſait la maiſon de *Hugues-Capet*, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maiſons de Paris.

Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien étendu que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts ; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre ; on en fait des glaces.

Or, celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'est l'esprit ; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins ; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient ; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues au risque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage est donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles : donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or, il est clair que c'est les faire mourir pour la société, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles sont

perdues pour la race préſente, & où elles anéantiſſent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens ſerait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche qui ſont encore en France, aux filles qu'on laiſſe ſécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière ſûre de nuire à l'Etat, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſſer les champs couverts de ronces. La ſtérilité, en tout genre, eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi qui eſt l'économe de la nation, donne des penſions à des dames de la cour, & cet argent va aux marchands, aux coiffeuſes & aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces : ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à l'autre, arracher des paſſans par des cris lamentables de quoi aller au cabaret ; & ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de DIEU, & reviennent ſouper chez eux dans de grandes maiſons où ils vivent à leur aiſe. La première de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre, parce que, chemin faſant, elle produit des enfans à l'Etat, & que ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi

des maçons & des soldats. Mais toutes deux sont un mal dont tout le monde se plaint, & que personne ne déracine. Il est bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes & des colonies, on souffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter ? il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux, il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas*, en faisant en Perse tant d'établissemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison : Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt ? c'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, & du lait que les mamelles de sa femme donne à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe : il faut, en le faisant travailler, lui

faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je suppose qu'on paye cinquante millions de plus par an : de ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger : trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paye vingt-cinq ; rien ne passe alors chez l'étranger : on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on est réellement riche en payant l'Etat. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus ; c'est incontestablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public est à l'argent ce que l'argent est aux denrées : une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province d'envoyer au trésor royal quatre cents mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un Etat, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras.

Un écossais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit : c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son système, une compagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la nation ; donc ce système, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (*a*)

Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnaie ; répandre dans le public plus de papiers de crédit que la masse & la circulation des espèces & des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnaie.

Défendre la sortie des matières d'or & d'argent est un reste de barbarie & d'indigence : c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes & perdre le commerce. C'est en effet ne pas vouloir payer ; puisque si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger : c'est perdre le commerce, puisque l'or & l'argent sont non-seulement le prix des marchandises, mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ses propres Etats les

(*a*) Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat & donnait de grandes espérances.

denrées de son pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guienne de la Bretagne, c'est encore un abus honteux & ridicule. C'est comme si je postais quelques-uns de mes domestiques dans une anti-chambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, &, à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir.

Il y avait bien d'autres idées sur les papiers du philosophe; le ministre le goûta; il s'en procura une copie; & c'est le premier porte-feuille d'un philosophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un ministre.

V.

MARC-AURELE ET UN RECOLLET.

MARC-AURELE.

Je crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette basilique est le temple. Cet homme que je vois est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami, l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confesseur de la duchesse de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURELE.

Frère *Fulgence* au capitole ! les choſes ſont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Eſt-ce que ce n'eſt pas ici le temple de *Jupiter* ?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe ? d'où venez-vous, & que voulez-vous ?

MARC-AURELE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je ſuis *Marc-Aurèle*.

LE RECOLLET.

Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à peu près ſemblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui ſe nommait ainſi.

MARC-AURELE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée ; ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuſe. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage *Antonin* mon père : c'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, Monſieur le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aisé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser : tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné ?

LE RECOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous, (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURELE.

Hélas ! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis grâces au ciel de ce que, par une heureuse conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de soif ; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur ? est-ce toujours sur le mont Palatin ? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo : vous baiserez les pieds du

St Père, & vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire ; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs ; car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèle*, les *Antonin*, les *Trajan*, & les *Titus*, gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

MARC-AURELE.

Un catéchiſme ! l'inquiſition ! des dominicains ! des récollets ! un pape ! & l'empire romain dans une petite ville ſur le Danube ! Je ne m'y attendais pas : je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes de ce monde doivent avoir changé de face. Je ſerais curieux de voir un enpereur romain *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous ſeriez donc bien étonné, ſi je vous diſais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre ; que c'eſt un prêtre comme

moi qui eſt le ſouverain de Rome : que frère *Fulgence* pourra l'être à ſon tour ; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus ; & que votre ſucceſſeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre ; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la ſienne dans l'occaſion.

MARC-AURELE.

Vous me dites-là d'étranges choſes. Tous ces grands changemens n'ont pu ſe faire ſans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, & je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de ſang, & il y a eu cent provinces ravagées ; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitole à ſon aiſe.

MARC-AURELE.

Rome, cette capitale du monde, eſt donc bien déchue & bien malheureuſe ?

LE RECOLLET.

Déchue, ſi vous voulez ; mais malheureuſe, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleuriſſent. Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions* qui détruiſent des Carthages ; mais auſſi nous n'avons plus

de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURELE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe, je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire ; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère *Fulgence* n'est pas philosophe.

LE RECOLLET.

Comment ! je ne suis pas philosophe ! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie, & qui plus est la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plaît ?

LE RECOLLET.

C'est . . . c'est ce qui fait que suis ici, & que les empereurs n'y sont plus. Vous paraissez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels ; je sais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée ; j'admire la vicissitude des choses humaines : mais puisqu'il faut que tout change, puisque l'empire romain est tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

V I.

UN BRACHMANE ET UN JÉSUITE,

sur la néceſſité & l'enchaînement des choſes.

LE JESUITE.

C'EST apparemment par les prières de St *François Xavier* que vous êtes parvenu à une ſi heureuſe & ſi longue vieilleſſe ? Cent quatre-vingts ans ! cela eſt digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cents ; c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eſtime pour *François Xavier* ; mais ſes prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers : & s'il avoit eu ſeulement le don de faire vivre une mouche un inſtant de plus que le portait l'enchaînement des deſtinées, ce globe-ci ſerait tout autre choſe que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne ſavez donc pas que l'homme eſt libre, que notre volonté diſpoſe à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre ? Je vous aſſure que les ſeuls jéſuites y ont fait pour leur part des changemens conſidérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la ſcience & du pouvoir des révérends pères jéſuites ; ils ſont une partie fort eſtimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les ſouverains. Chaque homme, chaque être, tant jéſuite que brachmane, eſt un reſſort de l'univers ; il obéit à la deſtinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-kan* conquît l'Aſie ? à l'heure à laquelle ſon père s'éveilla un jour en couchant avec ſa femme, à un mot qu'un tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je ſuis, par exemple, tel que vous me voyez, une des cauſes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV*, & vous m'en voyez encore affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment ? Vous la cauſe de l'aſſaſſinat de *Henri IV* !

LE BRACHMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'aviſai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, ſur la côte de Malabar, & de-là ſuivit évidemment la mort de *Henri IV*.

LE JESUITE.

Comment cela, je vous ſupplie ? Car nous qu'on accuſait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épousa un grec; la fille de ce grec s'établit en France, & épousa le père de *Ravaillac*. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de France & d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres suites; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, passés, présens & futurs.

LE JESUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, & je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la servante du grand-père du fondateur des feuillans (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de *Henri IV*, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACHMANE.

LE BRACHMANE.

Point du tout : c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Mme de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux cette doctrine fort à la mode alors, comme vous le savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche & la servante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver ; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'est faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire ; les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste

de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE.

Ce que nous disons vous & moi est peu de chose, sans doute ; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde serait autre chose qu'elle n'est.

LE JESUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra ; mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre *St Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siége de Pampelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde ? Mais il fallait qu'un napolitain eût inventé la boussole ; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meut sur notre globe.

LE JESUITE.

Hé, que deviendront les futurs contingens ?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais

l'ordre établi par une main éternelle & toute-puiſſante doit ſubſiſter à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier DIEU?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favoriſe nos déſirs, qu'il ſatisfaſſe à nos beſoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends, vous voulez qu'un jardinier obtienne du ſoleil à l'heure que DIEU a deſtinée de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'eſt, lorſqu'il faut que le vent d'occident rafraîchiſſe la terre & les mers. Mon Père, prier c'eſt ſe ſoumettre. Bon ſoir. La deſtinée m'appelle à préſent auprès de ma bramine.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me preſſe d'aller donner leçon à un jeune écolier.

VII.

LUCRÈCE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poësie est quelquefois admirable ; mais la physique d'*Epicure* me paraît bien mauvaise.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRECE.

Mes principes le sont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien ;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé

de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite seule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde?

POSSIDONIUS.

Un être intelligent, plus supérieur au monde & à moi, que je le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe; or, si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré; & quand elle serait éternelle, il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de

sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'Iliade d'*Homère*.

LUCRECE.

Non ; une pierre ne composera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organisée avec le temps, & devenue un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval, & organisée plus finement composera l'Iliade.

POSSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve ; & je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits : je vous laisserai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire romain, si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout ?

LUCRECE.

Non ; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière ; vous ne

produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire. Il faudrait avoir vu naître des hommes & des animaux du sein de la terre, & des blés sans germe, &c. &c. pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes : personne que je sache n'a vu cette opération, personne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Hé bien, les hommes, les animaux, les arbres auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle ; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui fassent des Iliades.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment ; mais vous supposez toujours ce qui est en question, vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, & ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument ; personne n'a jamais vu le soleil & les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former

& recevoir la vie. On peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons, vous avez vu des architectes; ainsi vous devez penser que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choses ne vont pas de même : le capitole n'existe point par sa nature, & la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature, qui se modifie elle-même, que de reconnaître un être invisible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit : dans le second cas, vous avez deux difficultés, qui sont

font de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit sur elle.

POSSIDONIUS.

C'est tout le contraire. Je vois non-seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ses desseins infinis, & par sa volonté toute-puissante.

LUCRECE.

Quoi ? c'est donc parce que votre esprit ne peut comprendre une chose qu'elle en suppose une autre ? C'est donc parce que vous ne pouvez saisir l'artifice & les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planètes, en soleils, en animaux, que vous recourez à un autre être ?

POSSIDONIUS.

Non ; je n'ai pas recours à un Dieu, parce que je ne puis comprendre la nature ; mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême ; & cette seule raison me prouverait un Dieu, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence ?

POSSIDONIUS.

Il m'est évident qu'elle ne la possède point.

LUCRECE.

Et à moi il est évident qu'elle la possède,

puisque je vois des corps comme vous & moi qui raisonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière possédait par elle-même la pensée, il faudrait que vous fissiez qu'elle la possède nécessairement. Or, si cette propriété lui était nécessaire, elle l'aurait en tout temps & en tous lieux. Car ce qui est *nécessaire* à une chose ne peut jamais en être séparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penserait : or, certainement vous ne diriez pas que du fumier pense ; la pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raisonnement est un sophisme ; je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue ne sont pas actuellement en mouvement ; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous supposez toujours ce qui est en question. Vous ne voyez pas que pour organiser un corps, le faire homme, le rendre pensant, il faut déjà de la pensée, il faut un dessein arrêté. Or, vous ne pouvez admettre des desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins soient formés ; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encore ce qui est en question, quand vous dites que le mouvement est

néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue exiſte toujours dans toute matière. Or, le mouvement n'exiſte pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matière ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matière ; il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiſſant qui donne le mouvement, la vie & la penſée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre en diſant qu'il y a toujours eu du mouvement & de l'intelligence dans le monde : ce mouvement & cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout temps, ſuivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impoſſible que ſon exiſtence ne fût pas dans quelque ordre : elle ne pouvait être dans aucun ordre ſans le mouvement & ſans la penſée ; il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fuſſent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque choſe que vous faſſiez, vous ne pouvez jamais que faire des ſuppoſitions. Vous ſuppoſez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous ſuppoſez le mouvement & la penſée, avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des penſées. Vous ne pouvez nier que la penſée n'eſt pas eſſentielle à la ma-

tière, puiſque vous n'oſez dire qu'un caillou penſe. Vous ne pouvez oppoſer que des *peut-être* à la vérité qui vous preſſe ; vous ſentez l'impuiſſance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un être ſuprême, intelligent, tout-puiſſant, qui a organiſé la matière & les êtres penſans. Les deſſeins de cette intelligence ſupérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des aſtres. On voit que tout eſt dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un deſſein ce qui n'eſt qu'une exiſtence néceſſaire ? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'eſt qu'un uſage que nous feſons des choſes qui exiſtent ? Les argonautes ont bâti un vaiſſeau pour aller à Colchos ; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les argonautes bâtiſſent un vaiſſeau, & que la mer a été faite pour que les argonautes entrepriſſent leur navigation ? Les hommes portent des chauſſures : direz-vous que les jambes ont été faites par un être ſuprême pour être chauſſées ? non, ſans doute : mais les argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaiſons que la matière avait priſes, il s'eſt trouvé que les humeurs & la corne tranſparente qui compoſent l'œil, ſéparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes

de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil long-temps répandue & écartée dans l'espace s'est conglobée, & a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité, vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement, en adoptant cette hypothèse, vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement, vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous fesons des présens de la nature : il y a des effets indispensables. Les argonautes pouvaient ne pas employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau ; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure ; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirable. Or, n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un

dessein sans intelligence, & de tels desseins sans un être suprême ?

LUCRECE.

Si j'admets cet être suprême, quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? sera-t-il hors de tout lieu ? sera-t-il dans le temps, hors du temps ? remplira-t-il tout l'espace, ou non ? Pourquoi aurait-il fait ce monde ? quel est son but ? Pourquoi former des êtres sensibles & malheureux ? Pourquoi le mal moral, & le mal physique ? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet être suprême existe, que sa nature doit être incompréhensible : car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les assymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne se toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRECE.

Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure ?*

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

Je commence à reconnaître un être suprême inaccessible à nos sens, & prouvé par notre raison, qui a fait le monde, & qui le conserve; mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisième livre, admiré de tous les savans de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord :

Idque situm media regione in pectoris hæret.
L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'esprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons?

LUCRECE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentimens de joie, de douleur & de crainte?

Hîc exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se

détendent ou qui prennent de l'élaſticité ? C'eſt donc là qu'eſt le ſiége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui paſſe à l'eſtomac & au cœur, qui deſcend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens ; direz-vous que c'eſt dans les parties de la génération que réſide l'entendement humain ?

LUCRECE.

Non, je n'oſerais le dire ; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes ſubſiſteront toujours : l'ame ſera toujours une matière infiniment déliée, ſemblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puiſſe avoir des penſées, des ſentimens par elle-même ?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le ſentiment ; parce que ce ſentiment eſt répandu dans toute ma machine ; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement ſubtile & rapide ; parce que je ſuis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps ; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuſcules très-déliés, & que par conſé-

quent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien, qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'Iliade. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentimens & des pensées ?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées.

LUCRECE.

Non, ce ne sera pas par lui-même ; ce sera par l'assemblage de ce feu & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble ?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris séparé-

ment ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ses boutons; & le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée, & que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée, n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit : or une pensée, une volonté, un sentiment n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement; & cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit; donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans

deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps paſſant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raiſonnons enſemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai ſeulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce ſont pour moi deux choſes également inexplicables, & toutes deux me prouvent également l'exiſtence & la puiſſance d'un être ſuprême auteur du mouvement & de la penſée.

LUCRECE.

Si notre ame n'eſt pas un feu ſubtil, une quinteſſence éthérée, qu'eſt-elle donc ?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en ſavons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'eſt pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle eſt. Je vois que c'eſt une puiſſance qui eſt en moi, que je ne me ſuis pas donné cette puiſſance, & que par conſéquent elle vient d'un être ſupérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la penſée avec la vie, comme il l'avait reçue de ſon père, & ainſi en remontant à l'infini. Vous ne ſavez pas plus au fond ce que c'eſt que le principe de la vie, que vous ne connaiſſez le principe de la penſée. Cette ſucceſſion d'êtres vivans & penſans a exiſté de tout temps.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'*Epicure*, & que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles & pensans ; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels, pensans par eux-mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire, essentiel à toute matière ; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante: or, cela n'est pas ; donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raisonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame & ce corps croissent ensemble ; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet cesse enfin avec la cause, & l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

Præterea gigni pariter cum corpore, & unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem:
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi

Corpus & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirant linguaque mensque;
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumum in altas aëris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere; & ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers; mais m'apprenez-vous par là quelle est la nature de l'ame?

LUCRECE.

Non; je vous fais son histoire, & je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance qu'un père communique à son fils la faculté de penser?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits?

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle? A-t-il prétendu faire une ame, faire des pensées, en jouissant de sa femme? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées? Ne sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi,

que les hommes ne se donnent rien, & qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRECE.

Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Éclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRECE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas sans doute qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais pensé?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRECE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé la *vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé ?

LUCRECE.

Sans doute. La végétation & la vie sont des mots qui signifient les choses végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent se donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées.

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure ?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en sais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; *César* prend des villes ; je résous des problèmes ; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté ; elles nous sont donc données par une cause supérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'être suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours ? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal ? sont-elles formées auparavant ? attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer ? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir ? ou enfin est-ce dans l'être suprême que chaque être animé voit les idées des choses ? quelle est votre opinion ?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens se digèrent, comment du blé se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un être tout-puissant, & de nous garder de tout système.

VIII.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un ſauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon ſens, & qui parlait aſſez bien le Français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette converſation.

LE BACHELIER.

MONSIEUR le ſauvage, vous avez vu ſans doute beaucoup de vos camarades qui paſſent leur vie tous ſeuls; car on dit que c'eſt-là la véritable vie de l'homme, & que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux : chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct : nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment ? en ſociété ! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; eſt-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes & des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations conſidérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voiſines ſe prêtent du ſecours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de beſoins ; nous nous procurons aiſément la nourriture ; nous nous marions, nous feſons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'eſt tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, vous n'êtes donc pas ſauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus ; il faut que j'y rêve : nous appelons *ſauvage* un homme de mauvaiſe humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons enſemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore ſauvages les bêtes qui ne ſont pas apprivoiſées, & que s'enfoncent dans les forêts ; & de-là nous avons donné le nom de *ſauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chaſſez.

LE BACHELIER.

Penſez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laiſſe pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ſerais curieux de ſavoir quelles ſont vos idées : que penſez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je penſe que c'eſt un animal à deux pieds, qui a la faculté de raiſonner, de parler & de rire, & qui ſe ſert de ſes mains beaucoup plus adroitement que le ſinge. J'en ai vu de pluſieurs eſpèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui ſont chez monſieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux ſont blonds ; ils ſont tous noirs dans notre Amérique : je n'en ſais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, Monſieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'eſt-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en ſais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, Monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes?

LE SAUVAGE.

Une memoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées, &, comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, & des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela? Et de quelle nature est votre esprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? pensez-vous toujours? votre volonté est-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions; vous me demandez comment je possède ce que DIEU a daigné donner à l'homme: c'est comme si vous me demandiez comment je suis né. Il faut bien, puisque je suis né homme, que j'aie les choses qui constituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines & des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon

esprit ; je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir : comment mon ame anime mon corps ? je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours : non ; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confusément : quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorsque je vois un objet de plus près, je le distingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorsque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre. Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez sans doute ; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui ; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon & le mauvais, le juste & l'injuste ? savez-vous quel est le meilleur des gouvernemens, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment se nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En verité, Monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire

que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste : il me paraît que tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très-bon & très-juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; & que ce qui nous fait plaisir en fesant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, & très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voisins, sans beaucoup de peines & de chagrins ; nous attrapons doucement notre centaine d'années ; plusieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête, je veux vous la renverser ; dînons ensemble, après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'AI avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon estomac ; vous m'avez fait manger quand je

n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus soif : mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles étaient avant le dîner ; ma tête est plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, & plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage ?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en sais rien, mais les médecins le savent, & vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très-bien ; écoutez : L'ame, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'ame, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils sont matière, & qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impression ; & comme elle est simple, & que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé ; de-là vient que plusieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond ; faites-moi la grâce de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Assurément, & ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent & s'égorgent ; mais c'est toujours en fesant l'éloge de l'équité & de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq cents cinquante-cinq millions six cents cinquante mille hommes, sans compter les petits enfans & les femmes écrasées dans des villes mises en cendres ; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé ; & les crimes dont la terre est couverte relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or,

Or, les choſes ne pourraient être dans cette perfection, ſi l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car..... Mais nous allons pied à pied; quelle idée avez-vous des lois, & du juſte & de l'injuſte, & du beau & du *to Kalon*, comme dit *Platon ?*

LE SAUVAGE.

Mais, Monſieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choſes à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en converſation. Ça, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays ?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaiſſons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers & du maïs ont défendu aux autres d'y toucher, & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *eſprit des lois*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, Monſieur le ſauvage, les femmes ?

LE SAUVAGE.

Hé bien, les femmes ! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles & douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers, c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon : ils sont bien les maîtres ; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré ; je le laisse à mon fils : si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laissent tout à l'aîné & rien aux cadets ; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER.

Quelles sont, à votre avis, les meilleures lois ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'est DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisans, vous autres messieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous : nous sommes tout autant en droit de croire que nous sommes vos pères que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un sauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Hola, hé, Monsieur le sauvage, encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaisant. Et la constitution, qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

IX.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & traînèrent son corps nu & sanglant à la porte de tous les colléges pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable ! il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre *Aristote*, & on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Charon* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce *Montagne* qui osait raisonner & plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un Etat.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être

insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes : mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste ? *Bayle*, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand ministre qui n'était pas philosophe ?

ACROTAL.

Plût à DIEU que ce *Bayle* se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques ! A-t-on jamais vu un plus abominable homme ? il expose les choses avec une fidélité si odieuse, il met sous les yeux le pour & le contre avec une impartialité si lâche, il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger & même de douter : on n'y peut pas tenir ; & pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là & de ses semblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère . . . . . mais où courez-vous donc si vîte ?

ACROTAL.

Chez M. *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience, mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora *Buona roba* ; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il est actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire ?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe anglais ! figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Hé quels sont donc, s'il vous plaît, les sentimens horribles de cet anglais ?

ACROTAL.

Que sais-je ? c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que DIEU, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations & des idées à tel être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence, ni les élémens de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil, & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Hé bien, si votre petit abbé disciple de *Locke* est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il

pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'Etat ? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette secte que des citoyens sans crédit, des *Socrates*, des *Pomponaces*, des *Erasmes*, des *Bayles*, des *Descartes* ; mais à présent la philosophie est montée sur les tribunaux, & sur les trônes mêmes ; on se pique par-tout de raison, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'est-là ce qui est vraiment funeste ; & c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune, ni puissance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger ! & de quoi, s'il vous plaît ? ces pauvres gens-là vous ont-ils disputé vos emplois, vos prérogatives, vos trésors ?

ACROTAL.

Non, mais ils nous mépriſent, puiſqu'il faut tout dire; ils ſe moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils ſe moquent de vous, cela n'eſt pas bien; il ne faut ſe moquer de perſonne : mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois & la magiſtrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres ſi impitoyablement, à ce que vous dites ?

ACROTAL.

Vraiment c'eſt ce qui échauffe notre bile; car nous ſommes bien au-deſſus des lois.

ARISTE.

Et c'eſt juſtement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les lois fondées ſur la raiſon univerſelle, & nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédaſſent à je ne ſais quelles opinions que le caprice enfante, & qu'il détruit de même. Ne ſentez-vous pas ce qui eſt juſte, clair, évident, eſt éternellement reſpecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laiſſons-là les lois & les juges; ne ſongeons qu'aux philoſophes : il eſt certain qu'ils ont dit autrefois autant de ſottiſes que nous; ainſi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne ſerait que par jalouſie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens? Ne ressemblons-nous pas à ces enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Hé bien! dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal: ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler: Monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est plus à la mode?

ACROTAL.

Vous avez raison; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le silence vous-même; ne vous mêlez plus de raisonner, soyez honnêtes gens, soyez compatissans; ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas, & il cessera d'être où il est.

X.

LUCIEN, ÉRASME ET RABELAIS, DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.

Lucien fit, il y a quelque temps, connaissance avec *Erasme*, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je fesais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre, & à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire de cette alternative ?

ERASME.

Aussi je ne riais guère ; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt à égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état, qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon temps, les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle est cette profession-là ?

ERASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre-humain, à être absurde & esclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine ? passe encore pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun & de perdre sa liberté !

ERASME.

C'est qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cents mille.

LUCIEN.

Juste ciel ! Le monde est donc devenu bien sot & bien barbare depuis que je l'ai quitté

Horace l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiorem.*

ERASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes dans le siècle où j'ai vécu étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps ?

ERASME.

Tenez en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien *lit & éclate de rire ;* Rabelais *survient.*)

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN *à Erasme.*

Quel est cet original ?

ERASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que

moi & plus plaisant ; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais - tu fait, comme *Erasme*, vœu de de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'*Erasme* ; & voyant que la sagesse & la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaisant d'*Erasme* était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, dans toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand-pontife, jusqu'à celle de docteur en théologie qui est la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'un cardinal, *Erasme* ?

ERASME.

C'est un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardi-

naux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ERASME.

Que monsieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer; & comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais*, que vous voyez, imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous ?

RABELAIS.

Non ; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appelait-il ?

RABELAIS.

Un *papegaud*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, & à se croire le maître des rois, & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en démence ! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspiration. Car enfin, on ne se moque pas de ses maîtres impunément : & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Quoi ! votre nation adorait un papegaud ! Vous donniez à ce papegaud tous les ridicules imaginables, & votre nation le souffrait ! elle était donc bien patiente ?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauds & les cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang ; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse, & m'en surent gré ; les gens grossiers ne virent que les ordures

dures & les savourèrent : tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche ? Et vous, *Erasme*, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties ?

(*ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux ; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Erasme.*

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes ; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi, je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ÉRASME.

Et moi je le plains ; je dis : Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, & qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'est-ce rien d'être détrompé !

ERASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent,

& les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme & *Rabelais* raisonnèrent assez longtemps. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus*, & quelques pages de *l'Eloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

XI.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JESUITE *prêchant aux Chinois.*

Je vous le dis, mes chers frères; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vases; vous n'avez qu'à croire sur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre esprit, de votre cœur, de vos pensées, de vos sentimens. JESUS-CHRIST est mort pour tous, comme on sait; la grâce est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSENISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Escobar* & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le mensonge. Non JESUS n'est mort que pour plusieurs; la grâce est donnée à peu; l'attrition est une sottise; les forces des Chinois sont nulles, & vos prières sont des blasphèmes; car *Augustin* & *Paul*, ...

LE JESUITE.

Taisez-vous, hérétique; sortez, ennemi de *Saint-Pierre*. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Augustin* & *Paul*, & venez tous que je vous baptise.

LE JANSENISTE.

Gardez-vous en bien, mes frères; ne vous faites point baptiser par la main d'un moliniste, vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grâce.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le baptême peut avoir son mérite; mais on peut très-bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Église anglicane est la seule église pure? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas dit?

LE JESUITE.

Les Anglicans sont des déserteurs; ils ont

renoncé à notre pape, & le pape est infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des molinistes, & des jansénistes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens : prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Éternel a ordonné que je viendrais à Pékin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le souper ensemble le matin : car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de *Denis le petit*.....

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet*, voilà bien des discours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine ; ce sera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & si quelqu'un de vous autres après cela s'avise de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah ! mes enfans ! si vous voulez être circoncis, donnez moi la préférence, je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais

si vous êtes assez impies pour manger du lièvre qui, comme vous savez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort; ou si vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car.....

LES CHINOIS.

Ah! par *Confucius* & les cinq Kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'esprit? Monsieur le géolier des-petites maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous, chacun dans leur loge.

XII.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

Eraste sort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'eſt un troiſième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que vous épouſerez bientôt *Eraſte*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouſerai jamais.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'oppoſe à un parti ſi ſortable ?

SOPHRONIE.

Non, elle me laiſſe la liberté du choix ; j'aime *Eraſte*, & je ne l'épouſerai pas.

MELINDE.

Et quelle raiſon pouvez-vous avoir de vous tyranniſer ainſi vous-même.

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyranniſée. *Eraſte* a de l'eſprit, mais il l'a impérieux & mordant ; il a des grâces, mais il en ferait bientôt uſage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces perſonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureuſement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faſte, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la ſolitude. J'ai une forte inclination pour *Eraſte*, mais j'ai étudié ſon ca-

ractère ; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureuse, je ne le serais pas avec lui ; j'épouserai *Ariste* que j'estime, & que j'espère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des colléges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie. On ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours ; vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur ; & fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse : vous vous donnez à lui sans le connaître ; vous vivez avec lui sans l'aimer ; c'est un marché qu'on a fait sans vous, & bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a cru digne de penser moi-même, & de choisir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel-esprit ; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser & à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienséances ; & j'ose dire que ces instructions, qu'on ne regarde que comme des amusemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il fallait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

XIII.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE Mme DE POMPADOUR.

Mme DE POMPADOUR.

QUELLE eſt donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ſi noble, à la mine ſi fière, & en même temps ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuſe ?

TULLIA.

Je ſuis *Tullia*, née à Rome, il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la romaine, & non à la françaiſe : je ſuis venue je ne ſais d'où, pour voir votre pays, votre perſonne & votre toilette.

Mme DE POMPADOUR.

Ah ! Madame, faites-moi l'honneur de vous aſſeoir. Un fauteuil à Mme *Tullia*.

TULLIA.

Qui ? moi, Madame, que je m'aſſeye ſur cette eſpèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges ?

Mme DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, Madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, Madame.

Mme DE POMPADOUR.

Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les françaises sont aussi bien meublées que nous.

Mme DE POMPADOUR.

Ah, ah! Madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas; c'est une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

Mme DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne, Madame, je crois que vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non, Madame, nous n'en portions point de notre temps.

Mme DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, Madame?

TULLIA.

Du temps de *Sylla*, de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris, on y jouait *Catilina* & tous les perſonnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catilina*; je fus bien ſurpriſe. Mais, Madame, il me ſemble que vous avez-là de beaux miroirs, votre chambre en eſt pleine. Nos miroirs n'étaient pas la ſixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

Mme DE POMPADOUR.

Non, Madame, ils ſont faits avec du ſable, & rien n'eſt ſi commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez-là!

Mme DE POMPADOUR.

Ce n'eſt point un tableau, c'eſt une eſtampe; cela n'eſt fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, & ce ſecret éterniſe les tableaux que le temps conſume.

TULLIA.

Ce ſecret eſt admirable: nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui aſſiſtait à la toilette, prit alors la parole, & dit à Tullia en tirant un livre de ſa poche:*

Vous ſerez bien plus étonnée, Madame, quand vous ſaurez que ce livre n'eſt point écrit à la main, qu'il eſt imprimé à peu près comme ces eſtampes, & que cette invention éterniſe auſſi les ouvrages de l'eſprit.

Le ſavant préſenta ſon livre à Tullia ; c'était un recueil de vers pour Madame la marquiſe : Tullia en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur :

TULLIA.

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle choſe ; & ſi elle peut immortaliſer de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui, Madame, mais on ne les lit plus ; j'en ſuis fâché pour monſieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaiſſons guère que ſon nom.

(Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crême & des groſeilles gelées. On lui dit que ces boiſſons figées avaient été compoſées en ſix minutes par le moyen du ſalpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeurait interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inſpira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui ſe trouva là lui répondit :)

Les fruits dont ces boiſſons ſont compoſées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez *café*; & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous aſſure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, Madame, eſt un continent nommé l'*Amérique*, preſque auſſi grand que l'Aſie, l'Europe & l'Afrique enſemble, & dont on a des nouvelles plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc poſſédé que la moitié? cela eſt humiliant.

LE SAVANT *piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ſes vers mauvais, lui répliqua bruſquement*:

Vos Romains qui ſe vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à préſent au bout de l'Europe un empire qui eſt plus vaſte lui ſeul que l'empire romain; encore eſt-il gouverné par une femme qui a plus d'eſprit que vous, qui eſt plus belle que vous, & qui porte des chemiſes. Si elle liſait mes vers, je ſuis ſûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquise fit taire le savant qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le Duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique ; & tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait, & à chaque chose qu'elle voyait ; elle s'écria enfin :

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens ; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC.

Consolez-vous, Madame, nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien* ; nul homme n'approche de *César* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames sublimes ; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & des sciences ; le tems & d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux ha-

rangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina* ; quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide*. J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous ferez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, Madame, une petite lunette ; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, & regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

Par les Dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait.

M. LE DUC.

Hé bien, Madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé ? c'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, & qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, & la terre sur les astres. Il a parfilé

la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'est-ce que parfiler, Monsieur ?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de *Cicéron*. C'est éfiler une étoffe, la détisser fil à fil, & en séparer l'or : c'est ce que *Newton* a fait des rayons du soleil ; les astres lui ont été soumis, & un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en savez beaucoup pour un duc & pair ; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'est que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma science, elle est très-commune ; les jeunes gens, en sortant de l'école, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons dans notre Europe substitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont succédé à

l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une suite continue de grands-hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel & la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, Madame, nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre-humain que vous aviez éclairé & subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *César*, & la phalange macédonienne & toutes vos légions: ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les *Scipions*, les *Alexandres* & les *Césars*, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'État; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. LE DUC.

Ah ! Madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, & vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Hé bien, Monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. LE DUC.

Je disais, Madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères ; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands-hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous, mais nous respectons *Cicéron* & tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence ; & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. Tullia fut très-contente des paroles & de la musique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

XIV.

LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

HÉ mon Dieu, ma poule, te voilà bien triste ; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne, j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde & moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils pussent chanter devant le

pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, & qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée & le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Hé bien, quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ? ah, les monstres !

LE CHAPON.

C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction. Enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il pense ; on fait notre oraison funèbre : l'un dit que nous sen-

tons la noiſette ; l'autre vante notre chair ſucculente ; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion : & voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! je ſuis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ſerai rôtie & mangée ! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, m'amie ; les deux abbés dont je vous ai parlé, diſaient que les hommes n'ont jamais de remords des choſes qu'ils ſont dans l'uſage de faire.

LA POULARDE.

La déteſtable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils ſe mettent encore à rire & à faire des contes plaiſans, comme ſi de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais ſachez pour votre conſolation (ſi c'en eſt une) que ces animaux qui ſont bipèdes comme nous, & qui ſont fort au-deſſous de nous, puiſqu'ils n'ont point de plumes, en ont uſé ainſi fort ſouvent avec leurs ſemblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs couſins & à leurs frères ; que même dans le pays où nous ſommes il y avait eu un nommé *Débonnaire* qui fit arracher les yeux à ſon neveu *Bernard*. Mais pour ce qui eſt de rôtir des hommes, rien n'a été plus com-

mun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait ?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, & que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée & rôtie ! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du monde ?

LE CHAPON.

Les deux abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé *l'Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi sainte qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger, que même un nommé *Pythagore*, ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut

suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient *Porphyre* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand homme! le divin homme que ce *Porphyre*! avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la divinité, il prouve que nous sommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes sentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les lois éternelles, & que ni les hommes, ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé *Descartes*, ne serait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuse de la barbarie?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre*; il n'y a que les barbares & les Prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Hé bien, dressa-t-on des autels à ce grand

homme qui enseignait la vertu au genre-humain, & qui sauvait la vie au genre-animal ?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui détestent encore aujourd'hui sa mémoire ; ils disent qu'il était impie, & que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était païen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour dans cette espèce de grange, qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que* DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux appelés* hommes ; *que* DIEU *leur avait défendu de se nourrir de notre sang & de notre chair*. Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il est impossible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines ; ce sang se mêle nécessairement à notre chair ; ils désobéissent donc visiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilége de tuer & de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte ? Ce serait un étrange traité, que celui dont la seule cause serait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer & de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne chez ces monſtres nos éternels ennemis. Il y a long-temps qu'on leur reproche qu'ils ne ſont d'accord en rien. Ils ne font des lois que pour les violer ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils les violent en conſcience. Il ont inventé cent ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier leurs tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la penſée que pour autoriſer leurs injuſtices, & n'emploient les paroles que pour déguiſer leurs penſées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il eſt défendu de nous manger deux jours de la ſemaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs cette loi qui te paraît favorable eſt très-barbare ; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux ; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures dont une ſeule coûte ſouvent plus de la valeur de cent chapons ; ils appellent cela *jeûner*, *ſe mortifier*. Enfin je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une eſpèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

Hé, mon DIEU ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, m'amie, notre dernière heure eſt venue ; recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au scélérat qui me mangera une indigestion qui le fasse crever! Mais les petits se vengent des puissans par de vains souhaits, & les puissans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis; on me serre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

XV.

CU-SU ET KOU,

OU

ENTRETIENS DE CU-SU, DISCIPLE DE CONFUTZÉE, AVEC LE PRINCE KOU, FILS DU ROI DE LOW, TRIBUTAIRE DE L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN, 417 ANS AVANT NOTRE ÈRE VULGAIRE.

Traduit en latin par le père Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du vatican, N°. 42759.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me

semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il est vrai ; mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi-bien d'adorer notre sable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme sottise ; il n'y a point de ciel ; chaque planète est entourée de son atmosphère comme d'une coque, & roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitans de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel : c'est comme si nous

disons : Il faut se rendre digne de la conflellation du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute ; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de soleils & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire *le ciel & la terre* que de dire *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliars d'univers, devant lesquels nous disparaissons. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était descendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eſt à quinze cents mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet ; ils font les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux : ne voilà-t-il pas un deſſein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or, qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier ? qui fait des lois, ſinon un légiſlateur ? Il y a donc un ouvrier, un légiſlateur éternel.

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment eſt-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaſte palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre. Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre, tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il eſt, mais ne ſais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi ; & ce qui me plaît en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, il est donc par-tout ; il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même.

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je serais donc moi-même une partie de la Divinité ?

CU-SU.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière ; est-il lumière cependant lui-même ? ce n'est que du sable, & rien de plus ; tout est en DIEU, sans doute ; ce qui anime tout doit être par-tout. DIEU n'est pas comme l'empereur de la Chine qui habite son palais & qui envoie ses ordres par des colaos. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace & tous ses ouvrages ; & puisqu'il est dans vous, c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance & sans honte devant l'être suprême ?

CU-SU.

Être juste.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Être juste.

KOU.

Mais la secte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni juste ni injuste, ni vice ni vertu.

CU-SU.

La secte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni santé ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres ; est-il égal de nourrir son fils ou de l'écraser sur la pierre ? de secourir sa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir ; je déteste la secte de *Laokium* : mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste ! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est

eſt permis, ou ce qui eſt défendu ? qui pourra poſer ſurement les bornes qui ſéparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les diſcerner ?

CU-SU.

Celles de *Confutzée* mon maître : *Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu : traites ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagneraije ? Cette horloge, quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point ; elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & ſoyez ſûr que parmi le hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi DIEU qui eſt en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux: non-seulement vous seriez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me poussez, *Cu-su*. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente, & qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée? La végétation n'est-elle pas un mot

dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre ? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active ;* mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions ; cette mémoire, cette raison ne sont pas sans doute des choses à part ; ce ne sont pas des êtres existans dans nous ; ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière ; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'est DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est DIEU. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est DIEU.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère :* je trouve *Vulcain* un divin forgeron, quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux ; mais ce *Vulcain* me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses

garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les pouſſent sans ceſſe ; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable reſſource : en un mot, pourquoi mettre deux reſſorts à un ouvrage lorſqu'un ſeul ſuffit ? Vous n'oſerez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière ;* pourquoi donc ſe ſervirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus : que ſerait cette ame que vous donnez ſi libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe ſort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & ſi ce germe meurt, que deviendrait cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occaſion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-ſeulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'eſpèce humaine, mais il faut qu'il en faſſe autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des paſſions ; & ſi une ame eſt néceſſaire pour former ces ſentimens, cette mémoire, ces idées, ces paſſions, il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger

des ames pour les éléphans & pour les porcs, pour les hiboux, pour les poiſſons & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui ſerait obligé de faire continuellement des chevilles inviſibles pour perpétuer ſon ouvrage?

Voilà une très-petite partie des raiſons qui peuvent me faire douter de l'exiſtence de l'ame.

CU-SU.

Vous raiſonnez de bonne foi, & ce ſentiment vertueux, quand même il ſerait erroné, ſerait agréable à l'Être ſuprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que des doutes, & que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes; il eſt dur d'être anéanti; eſpérez de vivre. Vous ſavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous ſerait-il ſi difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui, ne pouvant être diſſous, ne peut être ſujet à la mort? Oſeriez-vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame? non ſans doute: & ſi cela eſt poſſible, n'eſt-il pas très-vraiſemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejeter un ſyſtème ſi beau & ſi néceſſaire au genre-humain? & quelques difficultés vous rebuteront-elles?

KOU.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtème, mais je

voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il est par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par DIEU même? à quoi me servirait cette ame? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux: courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Hé bien, si DIEU même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce DIEU qui est en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre système, vous avez une volonté; vous êtes libres, c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez: servez-vous de ce pouvoir pour servir ce DIEU qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez

juſte. Vous le ſerez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'eſt-il pas vrai que DIEU eſt la ſouveraine juſtice ?

KOU.

Sans doute ; & s'il était poſſible qu'il ceſſât de l'être, (ce qui eſt un blaſphème) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'eſt-il pas vrai que votre devoir ſera de récompenſer les actions vertueuſes & de punir les criminelles, quand vous ſerez ſur le trône ? Voudriez-vous que DIEU ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire ? Vous ſavez qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans cette vie des vertus malheureuſes & des crimes impunis ; il eſt donc néceſſaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos ames, & de la juſtice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtème plus raiſonnable, plus convenable à la Divinité, & plus utile au genre-humain ?

KOU.

Pourquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles point embraſſé ce ſyſtème ? Vous ſavez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous, (*a*) qui ont

(*a*) Ce ſont les Juifs des dix tribus qui dans leur diſperſion pénétrèrent juſqu'à la Chine : ils y ſont appelés *Sinous*.

autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle ; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings ; j'en ai lu la traduction : leurs lois, néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides ; mais ces mêmes lois ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens & toutes les nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire ? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir ? DIEU vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle : c'eſt donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne ? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour

me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à DIEU: Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne. Pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme?

KOU.

Hé bien, soit, je me rends; (*b*) je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'Être suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espèrerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes; mais le culte de DIEU m'embarrasse.

(*b*) Hé bien! tristes ennemis de la raison & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas! si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des ames bien sottes & bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable & utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps; ils vous disent seulement que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas: tous les sages ont avoué leur ignorance; aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gassendi*, en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi: *Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui sentant la chaleur du soleil croirait avoir une idée distincte de cet astre.* Lisez le reste de cette

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Être suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année; vous êtes roi & pontife; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir: y a-t-il là quelque chose qui répugne?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire: je sais que DIEU n'a nul besoin de nos sacrifices

admirable lettre à *Descartes*, lisez *Locke*, relisez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur: vous verrez que sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse & avec justice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, bienfesant, indulgent; ressembler à *Cu-su* & à *Kou*, & non pas à *Thomas* d'Aquin ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreuses, à *Calvin* ou à *Luther*, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre: alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.

N. B. Dans la censure que la Sorbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé *Raynal*, les sages maîtres ont dit en latin que M. de *Voltaire* avait nié la spiritualité de l'ame, & en français, qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice versâ*.

ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le soleil, & sécher la lune, ce galimatias sera-t-il agréable à l'Être suprême, utile à mes sujets & à moi-même ?

Je ne puis sur-tout souffrir la démence des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois *Laotzée* que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît sur-tout, c'est que de telles rêveries soient continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuisses, comme si leurs

cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaît, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu *Fo*, & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante & si dangereuse ? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie : mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps ! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; & s'il est sage il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à *Daon*, sixième roi de Chaldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en sais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres chaldéens s'étaient avisés d'a-

dorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès* qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis ; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîné : il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce-là votre Dieu, dit-il aux docteurs ? Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas-là votre Dieu, puisqu'il est laité : & le brochet fut mangé par le roi & ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue ; ils assurèrent que c'était-là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité : il fut frit comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant

pas déjeûné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîné : ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon*; & les citoyens depuis ce temps firent servir à leur dîné tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi *Daon*, & je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai, (sans faire violence à personne) qu'on adore des *Fo* & des brochets.

Je sais que dans le Pégu & dans le Tunquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font descendre la lune dans le décours, & qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire, qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur ! L'être éternel ne serait-il que le Dieu de l'île Formose ou de l'île Bornée ? abandonnerait-il le reste de l'univers ? Mon cher *Cu-su*, il est père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est

d'être vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes temples, comme diſait le grand empereur *Hiao*.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

PUISQUE vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi ?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien : vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe ; vous embellirez les grands chemins ; vous creuſerez des canaux ; vous élèverez des édifices publics ; vous encouragerez tous les arts ; vous récompenſerez le mérite en tout genre ; vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont-là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais, je crois qu'une douzaine me suffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps destiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes, & des sept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît sur-tout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point; ils se vantent d'être plus sages que les autres chinois: hé bien, qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs! Voilà une singulière façon de servir le genre-humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre-humain! Le bon petit lama (c) nommé *Stelca isant Errepi*, voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait;* il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les lamas & bonzes, lamesses & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre; ils

(c) *Stelca isant Errepi*, signifie en chinois, l'abbé *Castel de Saint-Pierre.*

en

en seront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

CU-SU.

Oh le bon prince que nous aurons-là ! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets ; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis ?

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me consolent, & je les console ; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiste *Ernell*, & même que les sachets du grand *Hanourd*. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous en bien, l'amitié est assez sacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre ; & puis, si vous feiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis ? *Confutzée* recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

KOU.

Aimer ses ennemis ? Eh mon Dieu, rien n'est si commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous ?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de *Décon* contre le prince de *Vis-Brunk* : dès que quelqu'un (*d*) de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère : nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

CU-SU.

Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendissent. Car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs Talapoins pour nous faire de bons

(*d*) C'est une chose remarquable, qu'en retournant *Décon* & *Vis-Brunk*, qui sont des noms chinois, on retrouve *Condé* & *Brunsvik* : tant les grands hommes sont célèbres dans toute la terre.

principes. Hélas les malheureux ! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres !

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répèterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfeſance, la tolérance, &c. Grâce au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans ; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au village comme à la ville : mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle ? nommez-là vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eſt l'hoſpitalité ; cette vertu ſi ſociale, ce lien ſacré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains ſauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de

maiſon pour accueillir les voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maiſon Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, & qui eſt obligé par toutes les lois divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les ſauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens ſe croient au-deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confutzée*, qu'enfin, c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vin ſur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles danſent pendant que les nôtres cultivent des vers à ſoie.

KOU.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu: cela peut dégoûter de la politeſſe.

CU-SU.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y re-

médier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre *Confutzée* est sage & saint ! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire ; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure ? en combien d'endroits *Confutzée* recommande-t-il l'humilité ? si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que *Confutzée* & les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité ; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez ?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame ; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier à soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en sait davantage que son malade en

délire. Celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'abjection ; elle est le correctif de l'amour-propre, comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

KOU.

Hé bien, c'est dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu simple & universel, que je veux vivre, loin des chimères des sophistes, & des illusions des faux prophètes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le trône, & l'amour de DIEU ma religion. Je mépriserai le Dieu *Fo*, & *Laotzée*, & *Vitsnou* qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, & *Sammonocodom* qui descendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les *Camis* qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécille & assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province : c'est un blasphème. Quoi ! la lumière du soleil éclaire tous les yeux, & la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur, & quelle sottise ! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage *Kou* ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

XVI.

L'INDIEN ET LE JAPONAIS.

L'INDIEN.

EST-IL vrai qu'autrefois les Japonais ne savaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand-lama, que ce grand-lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce?

LE JAPONAIS.

Hélas! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi, (*a*) qui sont les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le lama, & n'étaient pas données pour l'amour de DIEU. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût, qu'on appelle *des restes*. (*b*) Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; & même chaque

(*a*) Les *Canusi* sont les anciens prêtres du Japon.
(*b*) Reliques de *reliquiæ*, qui signifie restes.

plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand-lama pour une femme ; mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos canuſi, autrement pauxcoſpie : (c) c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoué le joug, & voici comment.

Le grand-lama avait une plaiſante manie ; il croyait avoir toujours raiſon ; notre daïri & nos canuſi voulurent avoir du moins raiſon quelquefois. Le grand-lama trouva cette prétention abſurde ; nos canuſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Hé bien, depuis ce temps-là vous avez été ſans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONAIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiècles. Nos canuſi voulaient en vain avoir raiſon ; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi, depuis ce temps-là, pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuſes de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il eſt vrai, ce qu'on m'a dit, que vous ayez douze factions de cuiſine dans votre

(c) *Pauxcoſpie*, anagramme d'*Epicoſpaux*.

empire ?

empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts ; mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONAIS.

Après qu'on a disputé bien long-temps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxch, (*d*) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils sont attachés à l'ancienne cuisine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il

(*d*) On voit assez que les *Breuxch* sont les Hébreux, & *sic de cæteris*.

y a une once d'argent à partager entr'eux & les onze autres cuisiniers, ils en prenent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guère avec ces gens-là ?

LE JAPONAIS.

Non ; il y a ensuite les pispates qui, certains jours de chaque semaine, & même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous aimons fort le bœuf & une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonais *du puddinz*. Au reste tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des pispates. Personnes n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi qu'on appelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh*, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batistanes, ni des autres ; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce sont les

seuls convives que je n'aie jamais vu s'enivrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là ; car en vérité, comment un bon japonais peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandière ? il s'expose lui-même à être égorgé & à recevoir des balles de plomb : ainsi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie ; ils disent que les pauvres humains sont de cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que si je n'étois pas canusi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *diestes ;* ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile ; perdrix, saumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur est indifférent : pourvu que vous fassiez quelque prière à DIEU avant ou après le dîner, & même simplement avant le déjeûner, & que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand-lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens

de *Terluh*, de *Vincal*, & de *Memnon*, &c. Il eſt bon ſeulement que nos dieſtes avouent que nos canuſi ſont très-ſavans en cuiſine, & que ſurtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes ; alors nous vivrons très-paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du roi ?

LE JAPONAIS.

Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du roi des ſauciſſes pour leſquelles le roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupemens ſont ſouverainement défendus & punis ſur le champ ſans rémiſſion ; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement ſelon le précepte de notre grand cuiſinier japonais, qui a écrit dans la langue

sacrée : *Suti raho cus flac*, *natis in usum lætitiæ scyphis pugnare thracum est*, ce qui veut dire : Le dîné est fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous, notre liberté est affermie sous nos taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur *Recina*, fils de ce poëte indien *Recina*, (*e*) si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grâce* & non *les grâces* :

Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

LE JAPONAIS.

Le *Recina* dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre indien ignore

(*e*) *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

N. B. Cet indien *Recina*, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait pas faire de bonnes sauces que quand *Brama*, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la sauce à ses favoris ; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers, auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que *Brama* leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise :

God never acts by partial will, but by general Laws.

t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière ? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable ? que nous seuls avons enseigné aux hommes les lois primitives de la nature & le calcul de l'infini ? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leur jambes ? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous, & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers plus poétiques.

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de son pays, ceux de son parti & les siens propres.

LE JAPONAIS.

Oh voilà trop de préjugés !

XVII.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

ENTRETIEN DU BACHA TUCTAN, ET DU JARDINIER KARPOS.

TUCTAN.

HÉ bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons . . . . . de quelle religion es-tu à présent?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*; on me faisait prier DIEU tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Touyou*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au *Touyou* & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs; & je vous entends crier *Alla illa Alla* de toutes vos forces; je ne sais plus trop ce que je suis;

j'aime DIEU de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN.

Pourquoi cela? misérable!

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme: il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers: l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle, ce n'est pas une marchandise.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidelle à ton bacha?

KARPOS.

Très-fidelle dans les choses justes, tant que vous serez mon maître.

TUCTAN.

Mais si ton papa grec fesait une conspiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou* & du *Touyou* d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être.

KARPOS.

Moi? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occasion si belle?

KARPOS.

C'est que je vous ai fait serment d'obéissance, & que je sais que le *Tou patrou* n'ordonne point les conspirations.

TUCTAN.

J'en suis bien aise; mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'île & me chassaient, me ferais-tu fidelle?

KARPOS.

Hé, comment alors pourrais-je vous être fidelle, puisque vous ne seriez plus mon bacha?

TUCTAN.

Et le serment que tu m'as fait que deviendrait-il?

KARPOS.

Il serait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus: n'est-il pas vrai (sauf respect) que si vous étiez mort, à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien?

TUCTAN.

La supposition est incivile, mais la chose est vraie.

KARPOS.

Hé bien, si vous étiez chassé, c'est comme si vous étiez mort; car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre serment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien? c'est comme si, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes?

KARPOS.

Oui à ma façon; ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent; & si j'en avais davantage ils m'embarrasseraient.

TUCTAN.

Je serais curieux de savoir tes principes.

KARPOS.

C'est, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet & bon jardinier; je ne vais pas au-delà, & j'espère que DIEU me fera miséricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le sache?

eſt-ce à moi à deviner comment DIEU en uſe avec les bachas? C'eſt une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes auſſi honnête bacha que je ſuis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet!* je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami; Alla vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon bacha.

XVIII.

LES DERNIERES PAROLES D'EPICTETE A SON FILS.

EPICTETE.

JE vais mourir; j'attends de vous un ſouvenir tendre, & non des larmes inutiles; je meurs content, puiſque je vous laiſſe vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enſeigné à l'être. Mais vous ſavez quel trouble m'agite. Une nouvelle ſecte de la Paleſtine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords! il n'appartient qu'aux ſcélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame

sont pures. Je vous ai enseigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

EPICTETE.

Quelle est donc cette secte ?

LE FILS.

Elle est composée de ces juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les espèces à Rome.

EPICTETE.

La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnaie.

LE FILS.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils : il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme *Pindare* qui la dit merveilleuse ; ceux-là s'en passent, mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTETE.

Comment de l'argent ? Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale. C'est ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite*

m'affranchit, & c'eſt ce que je vous ai vu faire avec une ſatisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philoſophes dont je vous parle exigent bien autre choſe. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a juſqu'à la dernière obole.

EPICTETE.

S'il eſt ainſi, ce ſont des voleurs, & vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne ſont point des voleurs; ce ſont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent; car ils vous promettent la vie éternelle, & ſi, en mettant votre argent à leurs pieds comme ils l'ordonnent, vous gardez ſeulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir ſubitement.

EPICTETE.

Ce ſont des aſſaſſins, dont il faut au plutôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables, & qui tuent avec des paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs proſélytes qui put horriblement, mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parens nommé *Ananiah*

ayant vendu sa métairie, pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayant gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant, il fut puni de mort sur le champ. Sa femme vint ensuite : *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie, ils seraient les plus infames criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules, vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne soyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à *Simon Barjone*, il est clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'être suprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Le Dieu très bon & très-grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les *Catons*, les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Paul Emile*, les *Camilles*, le père des dieux & des hommes, n'a pas sans doute remis son pouvoir entre les mains d'un juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bon homme Epictète ricane*) Vous ricanez, mon père; vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des juifs qui sont sans prépuce, & qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête!

EPICTETE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille: moyennant quoi tous les riches doivent donner tous leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si l'on ne hait pas son père, sa mère & ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les passans à venir aux noces, & jeter dans un cul de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas! mon sot enfant, j'étais tout-à-l'heure sur le point de mourir de rire, & je sens à présent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles séduisent le fils d'*Epictète*, ils en séduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables sur la terre. Ces énergumènes sont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caisse commune dont ils payent quelques grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des mystères; ils exigent un secret inviolable; ils ont institué des inspirés qui décident de tous leurs intérêts, & qui ne souffrent pas que les gens de la secte plaident jamais devant les magistrats.

EPICTETE.

Imperium in imperio. Mon fils, tout est perdu.

XIX.

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

PUIS-JE vous demander, Monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, & qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'*Omar* ou de celui d'*Ali*? suivez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? seriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE-HOMME.

J'adore DIEU; je tâche d'être juste, & je cherche à m'instruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs sur le Zenda-Vesta, sur le Védam, sur l'Alcoran?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres, & je sens que

j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer & aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres juifs ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que *Moïse* ait écrit dans le désert le Pentateuque qu'on lui atribue. Si son peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans, (quoiqu'il se trompe de deux cents) ce livre eût été probablement écrit en égyptien ; & on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois ; on n'avait du temps de *Moïse* d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs ; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits & des souliers ; & où DIEU fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années, pour leur conserver leurs vêtemens & leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de *Josué* dit que le Deutéronome fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que *Josué* n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après *Moïse*. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des rois, & qu'il n'y eut de rois que long-temps après *Moïse* ; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, & vraie s'il fut écrit à Jérusalem ; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, & qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à *Moïse*, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines après la mort sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses lois. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, & ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il possible que *Moïse*, inspiré de DIEU, eût préféré nos derrières à nos esprits, qu'il eût prescrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp israélite, & qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle? *Zoroastre*, antérieur au législateur juif, dit : (*a*) *Honorez, aimez vos parens, si vous voulez avoir la vie éternelle ;* & le Décalogue dit : *Honore père & mère, si tu veux vivre long-temps sur la terre ;* il me semble que *Zoroastre* parle en homme divin, & *Moïse* en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, & dans qui cette

(*a*) Voyez le *Sadder*.

raiſon aveugle n'eſt pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la Genèſe eſt ſi au-deſſus de nos conceptions qu'il fut défendu chez les juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de ſurpriſe que DIEU vienne ſe promener tous les jours à midi dans le jardin d'Éden ; que les ſources de quatre fleuves, éloignées prodigieuſement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin ; que le ſerpent parle à *Eve*, attendu qu'il eſt le plus ſubtil des animaux, & qu'une âneſſe, qui ne paſſe pas pour ſubtile, parle auſſi pluſieurs ſiècles après ; que DIEU ait ſéparé la lumière des ténèbres, comme ſi les ténèbres étaient quelque choſe de réel ; qu'il ait fait la lumière, qui émane du ſoleil, avant le ſoleil lui-même ; qu'après avoir fait l'homme & la femme, il ait enſuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte ; qu'il ait condamné *Adam* à la mort, & toute ſa poſtérité à l'enfer pour une pomme ; qu'il ait mis un ſigne de ſauve-garde à *Caïn* qui avait aſſaſſiné ſon frère, & que ce *Caïn* ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre ; tandis que, ſelon le texte, le genre-humain était borné à la famille d'*Adam* ; que de prétendues caractères dans le ciel aient inondé la terre ; que tous les animaux ſoient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui ſemblent toutes plus abſurdes que les métamorphoſes d'*Ovide*, on n'eſt pas moins ſurpris que DIEU délivre de la ſervitude en Egypte

six cents mille combattans de son peuple, sans compter les vieillards, les enfans & les femmes ; que ces six cents mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis ; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où DIEU les conduit ; qu'ils se trouvent entre Memphis & la mer Rouge ; que DIEU leur ouvre cette mer, & la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise ; que ce peuple, sous la main & sous les yeux de DIEU même, demande au frère de *Moïse* un veau d'or pour l'adorer ; que ce veau d'or soit jeté en fonte en un seul jour ; que *Moïse* réduise cet or en poudre impalpable, & la fasse avaler au peuple ; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'*Aaron* qui l'a jeté en fonte soit déclaré grand-prêtre pour récompense ; qu'on ait brûlé deux cents cinquante hommes d'une part, & quatorze mille sept cents hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à *Aaron* ; & que dans une autre occasion *Moïse* ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5°. Si l'on s'en tient aux plus simples connaissances de la physique, & qu'on ne s'élève pas jusqu'au pouvoir divin, il sera difficile de penser qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait respecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un

vrai prophète parmi les idolâtres, dans la personne de *Balaam*.

6°. On est encore plus surpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple juif trouve 67500 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; & on frissonne d'horreur quand on lit que les juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les épouses & les mères, & ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux juifs de tuer les Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel, le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer rouge pour laisser passer ces juifs qui pouvaient passer si aisément à gué, les murailles de Jérico qui tombent au son des trompettes; tant de prodiges de toute espèce exigent pour être crus le sacrifice de la raison, & la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutissent tant de miracles opérés par DIEU même pendant des siècles en faveur de son peuple? à le rendre presque toujours l'esclave des autres nations.

8°. Toute l'histoire de *Samson* & de ses amours, & de ses cheveux, & de son lion, & de ses trois cents renards, semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de *Josué* & de *Jephté* semblent barbares.

9°. L'histoire des rois est un tissu de cruautés & d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables. Le premier roi juif *Saül* ne trouve chez son peuple que deux épées, & son successeur *David* laisse plus de vingt milliars d'argent comptant. Vous

dites que ces livres sont écrits par DIEU même ; vous savez que DIEU ne peut mentir : donc si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture.

10°. Les prophètes de sont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché & allégorique des prophéties. Il voit avec peine *Jérémie* se charger d'un bât & d'un collier, & se faire lier avec des cordes ; *Osée* à qui DIEU commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire ensuite à une femme adultère : *Isaïe* qui marche tout nu dans la place publique ; *Ezéchiel* qui se couche trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante sur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre son pain d'excrémens d'homme, & ensuite de bouse de vache : *Oolla* & *Ooliba* qui établissent un bordel, & à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne & le sperme d'un cheval. Certainement, si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays & de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé ; & quand il voit *Elisée* faire dévorer quarante enfans par des ours, pour l'avoir appelé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance & de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps ; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces

siècles reculés ; mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au nouveau testament sur l'ancien peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée ; car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie ? & si elle était mauvaise, comment était-elle divine ?

LE CALOYER.

L'ancien testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le nouveau testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes scrupules que l'ancien ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre ; avec des Grecs qui assurent que le St Esprit ne procède point du fils ; avec des nestoriens qui nient que *Marie* soit mère de DIEU ; avec quelques latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie & d'Afrique. Je sais que dix ou douze sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres ; les musulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent ; les juifs ont également en exécration les chrétiens & les musulmans ; les Guèbres les méprisent tous ; & le peu qui reste

de

de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés : le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que JESUS-CHRIST, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi étant DIEU il n'a pas usé des droits de la divinité ? pourquoi en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché ? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur ?

Je sais que je ne suis rien ; je sais que du du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'être des êtres ; mais il m'est permis, comme à *Job*, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de JESUS directement contraires l'une à l'autre ; & que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms & dans le nombre de ses ancêtres, ne sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père *Joseph* qui n'est pas son père ?

Je donne la torture à mon esprit pour comprendre comment un DIEU est mort. Je lis les livres sacrés & les profanes de ces temps-là ; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduisit des mages aux pieds de DIEU qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été aperçu par la terre entière, & marqué dans les fastes de tous les États. Un évan-

géliste me dit qu'un roi nommé *Hérode*, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être roi des juifs; mais comment, & à qui, & sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle? Est-il possible que ce roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable & si insensée?

Je vois que les évangiles qui nous restent se contredisent presqu'à chaque page. J'ouvre l'histoire de *Josephe*, auteur presque contemporain; *Josephe* parent de *Mariamne*, sacrifiée par *Hérode*; *Josephe* ennemi naturel de ce prince: il ne dit pas un mot de cette aventure; il est juif, & il ne parle pas même de ce JESUS né chez les juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer & de ce que je dois croire! Je lis les Écritures, & je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, se soit jamais appelé DIEU; je vois même tout le contraire: il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul sait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils se doivent-ils entendre chez un peuple où par les fils de *Bélial* on voulait dire les méchans, & par les fils de DIEU on désignait les hommes justes? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale? dans quelle

religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'impoſture ne ſont-ils pas défendus ? le reſpect pour les parens, l'obéiſſance aux lois, la pratique de toutes les vertus expreſſément ordonnée?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU, atteſtés par l'univers. J'oſe dire, avec cette naïveté douloureuſe qui craint de blaſphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, &c. ne rempliſſent pas l'idée que je m'étois faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un juif, qu'on dit tranſporté par le diable ſur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poiſſons, par de l'argent mis à uſure, par un ſouper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux. JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Eſt-ce ainſi que DIEU parle ?

Enfin, comment puis-je reconnaître DIEU dans un juif de la populace, condamné au dernier ſupplice pour avoir mal parlé des magiſtrats à cette populace, & ſuant d'une ſueur de ſang dans l'angoiſſe & dans la frayeur que lui inſpirait la mort ? Eſt-ce là *Platon*, eſt-ce

là *Socrate*, ou *Antonin*, ou *Epictète*, ou *Zaleucus*, ou *Solon*, ou *Confucius?* Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de JESUS, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant: *Je suis venu apporter le glaive & non la paix: je suis venu diviser le fils & le père, la fille, la mère & les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur & d'effroi: & si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles, dans les assassinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu *Pierre* faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. *Ananie* & *Saphire* ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit: & *Pierre* les punit en faisant mourir subitement le mari & la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si DIEU faisait des miracles, ce serait pour guérir les hommes & non pour les tuer; ce serait pour les corriger, & non pour les perdre; qu'il est

un Dieu de miséricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que *Pierre* ayant fait mourir *Ananie*, & voyant venir *Saphire* sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : *Gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles ; si vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le sort de votre mari ;* au contraire, il la fait tomber dans le piége ; il me semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux, & que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité & le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, & dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme dans l'histoire de JESUS. Les quatre évangiles qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits ; mais ils attestent uniformément que JESUS fut soumis à la loi de *Moïse*, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la synagogue ; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chétiens ne furent absolument séparés des juifs que longtemps après. Dans quel temps précis DIEU voulut-il qu'on cessât d'être juif & qu'on fût chrétien ? Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres ?

Si JESUS avait voulu établir une Église chrétienne, n'en eût-il pas enseigné les lois ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les sept sacremens dont

il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : Je suis DIEU, engendré, & non fait ; le St Esprit procède de mon père sans être engendré ; j'ai deux volontés & une personne ; ma mère est mère de DIEU ? Au contraire, il dit à sa mère ; *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Il n'établit ni dogme, ni hiérarchie ; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés ; ils imputent aux sibylles des vers acrostiches sur le christinianisme ; ils forgent des histoires, des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour & de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, & qui disparaissait au point du jour. Telle est la querelle de *Pierre* & de *Simon* le magicien devant *Néron* : tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puériles on a forgés ! que de faux martyrs, que de légendes ridicules ! *Portenta Judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de *Luc*, sous le nom de bonne nouvelle, a-t-il eu le front de dire, au chap. 21, que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées, sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles ; sans qu'enfin JESUS vînt dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté ? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune &

dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de JESUS venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres de *Paul*, est-il assez téméraire pour lui faire dire : *J'ai appris de* JESUS *que nous qui vivons nous sommes réservés pour son avénement : sitôt que le signal aura été donné par la trompette, ceux qui sont morts en* JESUS *ressuscîteront les premiers ; puis nous autres qui sommes vivans nous serons emportés avec eux dans l'air pour aller au-devant de* JESUS.

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie ? *Paul* & les juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de JESUS au son de la trompette ? Et où, s'il vous plaît, *Paul* avait-il appris de JESUS ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu ; lui qui avait servi de satellite & de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider *Etienne* ? Avait-il parlé à JESUS quand il fut ravi au troisième ciel ? Et qu'est-ce que ce troisième ciel ? est-ce Mercure ou Mars ? En vérité si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur & de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre ? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNETE-HOMME.

C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de payſans

que trois font un, que DIEU est dans un morceau de pâte, que cette pâte disparaît, & que c'est DIEU lui-même qui est fait sur le champ par un homme ? C'est par la conversation, par la prédication, par les cabales ; c'est en séduisant des femmes & des enfans, c'est par des impostures, par des récits miraculeux qu'on vient aisément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares ; il était défendu de les communiquer aux catéchumènes ; on était initié secrétement aux mystères des chrétiens comme à ceux de *Cérès*. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui persuadaient que non-seulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien supérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était divisée en petites associations, égyptiennes, grecques, syriennes, romaines, juives, &c. La secte des chrétiens eut tous les avantages possibles dans la populace. Il suffisait de trois ou quatre têtes échauffées, comme celle de *Paul*, pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui se mirent à sa tête. Presque toutes les sectes se sont ainsi établies, excepté celle de *Mahomet*, la plus brillante de toutes, qui seule, entre tant d'établissemens humains, sembla être en naissant sous la protection de DIEU, puisqu'elle ne dut son existence qu'à des victoires.

Encore la religion musulmane est-elle après douze cents ans ce qu'elle fut sous son fondateur : on n'y a rien changé. Les lois écrites par *Mahomet* lui-même subsistent dans toute

leur intégrité. Son Alcoran est autant respecté en Perse qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes ; on l'observe par-tout à la lettre ; on n'est divisé que sur le droit de succession entre *Ali* & *Omar*. Le christianisme, au contraire, est différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne savait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut juif dans l'observance de tous les rites juifs, circoncis, sacrifiant suivant la loi mosaïque, mangeant l'agneau pascal avec des laitues, s'abstenant de manger du porc, de l'ixion & du griffon, comme aussi du lièvre, parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu, selon la loi mosaïque. Vous autres, au contraire, vous osez croire que le lièvre a le pied fendu & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment ; vous faites rôtir un ixion & un griffon quand vous en trouvez ; vous n'êtes point circoncis, vous ne sacrifiez point ; aucune de vos fêtes ne fut instituée par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui ?

LE CALOYER.

J'avoue que je serais un imposteur bien effronté, si j'osais vous soutenir que le christianisme d'aujourd'hui ressemble à celui des premiers siècles, & celui de ces premiers siècles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNETE-HOMME.

DIEU varier ! DIEU changer ! cette idée me

paraît un blasphème. Quoi ! le soleil de DIEU est toujours le même, & sa religion serait une suite de vicissitudes ! Quoi ! vous le feriez ressembler à ces gouvernemens misérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux & contradictoires ? Il aurait donné un édit à *Adam*, un autre à *Seth*, un troisième à *Noé*, un quatrième à *Abraham*, un cinquième à *Moïse*, un sixième à JESUS, & de nouveaux édits encore à chaque concile ; & tout aurait changé depuis la défense de manger du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal, jusqu'à la bulle *Unigenitus* du jésuite *le Tellier* ! Croyez-moi, tremblez d'outrager DIEU en l'accusant de tant d'inconstance, de faiblesse, de contradiction, de ridicule, & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de DIEU, puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNETE-HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale ; mais que les chrétiens l'ont corrompue ! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, & gravée au cœur de tous les hommes ?

Si JESUS a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même ;* la loi des chrétiens a été, *déteste ton prochain comme toi-même.* Athanasiens, persécutez les Eusébiens, & soyez persécutés ; Cyrilliens, écrasez les enfans des

Nestoriens contre les murs ; Guelfes & Gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années, pour savoir si JESUS a ordonné au prétendu successeur de *Simon Barjone*, de détrôner les empereurs & les rois, & si *Constantin* a cédé l'Empire au pape *Silvestre* ; papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en DIEU à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris si on laisse le ciboire ouvert. *Poltrot*, *Balthazar Gérard*, *Jacques Clément*, *Châtel*, *Guignard*, *Ravaillac*, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de DIEU, *Alexandre VI*, souillé de meurtres & d'empoisonnemens, dort dans les bras de sa fille *Lucrèce*, que *Léon X* nage dans les plaisirs, que *Paul III* enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que *Jules III* fait son porte-singe cardinal (dignité plus convenable encore au singe qu'au porteur) ; tandis que *Pie IV* fait étrangler le cardinal *Caraffe*, que *Pie V* fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard *Buon-Compagno*, que *Clément VIII* donne le fouet au grand *Henri IV* sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* & *du Perron*. Mêlez par-tout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages : & puis envoyez frère *Trigaut* & frère *Couvet* prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité,

contre laquelle on se débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites ; mais enfin, convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, & que les bonnes lois ne vous touchent pas ? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui sont la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

L'HONNETE-HOMME.

Des miracles ? juste ciel ! & quelle religion n'a pas ses miracles ? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi ! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les *Hérodote* & les *Tite-Live*, par cent auteurs respectés des nations, & vous croyez à des aventures de la Palestine, racontées, dit-on, par *Jean* & par *Marc*, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs & chez les Romains, dans des livres faits sans doute long-temps après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page ? Par exemple, il est dit dans l'évangile de *St Mathieu* que le sang de *Zacharie*, fils de *Barac*, massacré entre le temple & l'autel, retombera sur les juifs. Or, on voit dans l'histoire de *Flavien Josephe*, que ce *Zacharie* fut tué en effet entre le temple & l'autel, pendant le siége de Jérusalem par *Titus*. Donc cet évangile ne fut écrit qu'après *Titus*. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les juifs ? Quoi ! il aurait ressuscité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du

dernier supplice ? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser DIEU de s'être fait homme inutilement, & d'avoir ressuscité des morts pour être pendu ? Quoi ! des milliers de miracles en faveur des juifs pour les rendre esclaves, & des miracles de JESUS pour faire mourir JESUS en croix ! Il y a de l'imbécillité à le croire, & une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées, & je sens que vous raisonnez de bonne-foi ; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNETE-HOMME.

Sans doute ; l'ame demande cette nourriture ; mais pourquoi la changer en poison ? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges ? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer & par les flammes ? quelle horreur infernale ! Ah, si votre religion était de DIEU, la soutiendriez-vous par des bourreaux ? Le géomètre a-t-il besoin de dire : Crois, ou je te tue ? La religion entre l'homme & DIEU est l'adoration & la vertu ; c'est entre le prince & ses sujets une affaire de police ; ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons DIEU sincèrement, simplement, & ne trompons personne. Oui, il faut une religion ; mais il la faut pure, raisonnable, universelle ; elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite province

privilégiée. Il eſt abſurde, odieux, abominable d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeux, & qu'il plonge preſque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle eſt-elle? vous le ſavez, c'eſt d'adorer DIEU & d'être juſte.

LE CALOYER.

Mais, comment croyez-vous donc que m'a religion s'eſt établie?

L'HONNETE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte ſe fait ſuivre par quelques perſonnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente; le fanatiſme commence: la fourberie achève. Un homme puiſſant vient; il voit une foule qui s'eſt mis une ſelle ſur le dos & un mors à la bouche: il monte ſur elle & la conduit. Quand une fois la religion nouvelle eſt reçue dans l'Etat, le gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle s'eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecrètes; on les défend. Les premiers apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les diables: on défend les diables. Les apôtres ſe feſaient apporter l'argent des proſélytes: celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent eſt puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; & ſur ce prétexte ils bravaient les lois. Le gouvernement maintient que ſuivre les lois c'eſt obéir à DIEU. Enfin, la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNETE-HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paiſiblement le Créateur de tous les mondes, le DIEU de tous les hommes; celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la juſtice?

LE CALOYER.

Non, vous riſqueriez trop; l'Europe eſt diviſée en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNETE-HOMME.

Des factions, quand il s'agit de la vérité univerſelle, quand il s'agit de DIEU!

LE CALOYER.

Tel eſt le malheur des hommes. On eſt obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Egliſe grecque.

L'HONNETE-HOMME.

Elle eſt eſclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous ſoumettre à l'Egliſe romaine?

L'HONNETE-HOMME.

Elle eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche ſimoniaque qui achète ſa honteuſe dignité d'un grand-viſir, ni d'un prêtre qui

s'est cru pendant sept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le suis, de vous proposer la religion protestante.

L'HONNETE-HOMME.

C'est peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, si j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNETE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment ? pouvez-vous supposer que *Saint Pierre* ne soit pas plus ancien que *Luther*, *Zuingle*, *Œcolampade*, *Calvin* & les réformamateurs d'Angleterre, de Danemarck, de Suède, &c. ?

L'HONNETE-HOMME.

Il me semble que la religion protestante n'est inventée ni par *Luther* ni par *Zuingle*. Il me semble qu'elle se rapproche plus de sa source que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui se trouve expressément dans l'évangile des chrétiens ; tandis que les romains ont chargé le culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le

le législateur des chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les protestans réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses & funestes; ils sont par-tout soumis aux magistrats, & l'Eglise romaine lutte depuis huit cents ans contre les magistrats. Si les protestans se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences; & puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE GALOYER.

Il semble que vous choisissiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands: vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNETE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à DIEU seul; il parle à tous les cœurs: nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juste, honorer son père & sa mère, aider ses semblables, tenir ses

promesses ; ces lois sont de DIEU, les simagrées sont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens ; DIEU permet les uns & les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas en effet offenser DIEU que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres ? que l'assassin d'*Urie* soit son bien-aimé, & que le pieux *Antonin* lui soit en horreur ? N'est-ce pas la plus grande absurdité, de penser que l'être suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux ; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte étoit changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié ; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est-là ce qui est horrible. Les anciens parsis, les sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer : cet enfer est sur la terre, & ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous ; & grâces au ciel, je vous ai dit

que les Turcs, sous qui je vis en paix, ne persécutent personne.

L'HONNETE-HOMME.

Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches & de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfesance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les cœurs ; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Eternel, & que l'ânesse de *Balaam* a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNETE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme ?

LE CALOYER.

Je sers DIEU selon l'usage de mon couvent.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi selon ma conscience. Elle me dit

de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes & les talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNETE-HOMME.

Mon DIEU, béniſſez ce bon caloyer.

LE CALOYER.

Mon DIEU, béniſſez cet honnête-homme.

X X.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR,

Par M. l'abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'exiſtence de DIEU?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du ſoleil: en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je vois des effets admirables. DIEU me garde de reſ-

sembler à ce fou (*) qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, & qu'on ne pouvait démontrer l'existence de DIEU que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion?

L'ADORATEUR.

C'est non-seulement celle de *Socrate* qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites qui possèdent trois cents lieues de pays en long & en large au Paraguai? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins à qui JESUS a donné tant de riches abbayes?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la messe?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que JESUS

(*) *Maupertuis.* Voyez la *Diatribe du docteur Akakia.* (Volume des *Facéties.*)

n'a jamais dit la messe, & qu'il mangeait gras le vendredi & même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple & naturelle de JESUS, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, & contre les superstitions ; mais on lui impute des choses qu'un sage na pu ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier, & le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage quand il dit que DIEU est son père, entend sans doute que DIEU est le père de tous les hommes. Le sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie & blasphématoire.

Il paraît que les paroles & les actions de ce sage ont été très-mal recueillies, que parmi plusieurs histoires de sa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choisi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des sots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse ;

chaque petite société chrétienne avait son évangile particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle ; voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples, qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de JESUS n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens, & que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète, & au bout de trois cents ans on en fit un Dieu : voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés ; & enfin, dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture & par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du

monde, & ont marché sur la tête des rois. Si JESUS a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens & le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que JESUS observa, elles étaient toutes juives; & nous fesons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; & nous lui donnons deux natures. JESUS a-t-il dit que *Marie* était mère de DIEU? non; & nous la fesons mère de DIEU. JESUS a-t-il dit qu'il était trin & consubstantiel? non; & nous l'avons fait consubstantiel & trin. Montrez moi un seul rite que vous ayez observé précisément comme lui: dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien, je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monsieur, en parlant ainsi vous n'êtes pas chrétien.

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était JESUS, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux au grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de *Paul*, meurtrier d'*Etienne*, persécuteur des premiers galiléens, depuis galilé en lui-même & persécuté? Pourquoi rompit-il avec *Gamaliel* son maître? est-ce, comme le disent quelques juifs, parce que *Gamaliel* lui refusa sa fille en mariage, parce qu'il avait

les

les jambes torſes, la tête chauve & les ſourcils joints, ainſi qu'il eſt rapporté dans les actes de *Tècle* ſa favorite ? A-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a miſes ſous ſon nom ?

L'ADORATEUR.

Il eſt reconnu que *Paul* n'eſt point l'auteur de l'épître aux Hébreux, dans laquelle il dit : *Jéſus eſt autant élevé au-deſſus des anges que le nom qu'il a reçu eſt plus excellent que le leur.*

Et dans un autre endroit, il eſt dit *que* DIEU *l'a rendu pour quelque temps inférieur aux anges.*

Et dans ſes autres épîtres, il parle preſque toujours de JESUS comme d'un ſimple homme chéri de DIEU, élevé en gloire.

Tantôt il dit *que les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiſer, pourvu qu'elles aient la tête couverte ; car une femme ſans voile déshonore ſa tête.*

Tantôt il dit *que les femmes ne doivent point parler dans l'égliſe.*

Il ſe brouille avec *Pierre*, parce que *Pierre ne judaïſe pas avec les étrangers, & qu'enſuite Pierre judaïſe avec les juifs.* Mais ce même *Paul* va judaïſer lui-même pendant huit jours dans le temple de Jéruſalem, & y amène des étrangers pour faire croire aux juifs qu'il n'eſt pas chrétien. Il eſt accuſé d'avoir ſouillé le temple, le grand prêtre lui donne un ſoufflet ; il eſt traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour ſe tirer d'affaire ? il fait deux menſonges impudens au tribun & au ſanhédrin ; il leur dit : Je ſuis phariſien, & fils de phariſien, quand il était chrétien ; il leur dit : *On me*

persécute parce que je crois à la résurrection des morts. Il n'en avait point été question ; & par ce mensonge, trop aisé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre ensemble & diviser les juges du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection & l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous avoue, un singulier apôtre ; c'est pourtant le même homme qui ose dire *qu'il a été ravi au troisième ciel, & qu'il y a entendu des paroles qu'il n'est pas permis de rapporter.*

Le voyage d'*Astolphe* dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisième ciel ? C'est pour établir son autorité parmi eux ; c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti ; c'est pour donner du poids à ces paroles insolentes & tyranniques : *Si je viens encore une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres.*

Il est aisé de voir dans le galimatias de *Paul* qu'il conserve toujours son premier esprit persécuteur ; esprit affreux qui n'a fait que trop de prosélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux : mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever au - dessus de leurs semblables, & de vouloir les opprimer. C'est la passion des tyrans. Quoi ! *Paul* juif, faiseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'auront pas péché ! *Néron*, *Attila*, le pape *Alexandre VI* ont-ils jamais proféré de si abominables paroles ? Si

Paul écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas ! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop de raison ; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif, moitié chrétien, nommé *Paul*, que pensez-vous des anciens juifs ?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, & ce que les juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné & proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation ? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme ? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien & du mal ? que DIEU ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce bien & ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine ? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, & qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales &

leurs vieilles robes ? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de *Pharaon*, pour faire passer la mer à pied sec à ses enfans chéris en larrons & en lâches, & pour les tirer misérablement de l'Egypte, au lieu de leur donner cette fertile Egypte ?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à son peuple de massacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple presque toujours esclave des nations ? Vous ne croyez pas que l'ânesse de *Balaam* ait parlé ? Vous ne croyez pas que *Samson* ait attaché ensemble trois cents renards par la queue ? Vous ne croyez pas que les habitans de Sodôme aient voulu violer deux anges ? Vous ne croyez pas . . . . ?

L'ADORATEUR.

Non, sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations, mais des fables beaucoup plus sottes, plus absurdes, parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques, comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde & abominable, Mais enfin JESUS, que vous aimez, était juif; il accomplit toujours la loi juive, il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est, encore une fois, une grande contradiction, qu'il ait été juif & que ses disciples

ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive* ; ces paroles sont affreuses. Un homme sage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux est semblabe à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par usure ; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence : *Aimez* DIEU *& votre prochain*, c'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne ; c'est ainsi que je suis ami de JESUS ; c'est ainsi que je suis chrétien. S'il a été un adorateur de DIEU, ennemi des mauvais prêtres, persécuté par des fripons, je m'unis à lui, je suis son frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que JESUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JESUS.

L'ADORATEUR.

Hé bien donc, je suis de la religion de tous les hommes, de celle de *Socrate*, de *Platon*, d'*Aristide*, de *Cicéron*, de *Caton*, de *Titus*, de *Trajan*, d'*Antonin*, de *Marc - Aurèle*, d'*Epictète*, de JESUS.

Je dirai avec *Epictète* : *C'est* DIEU *qui m'a créé*, DIEU *est au-dedans de moi, je le porte par-tout, pourquoi le souillerais-je par des pensées obscènes, par des actions basses, par d'infames désirs ? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impose un devoir ; homme, citoyen du monde, enfant de* DIEU, *frère de*

tous les hommes ; fils, mari, père ; tous ces noms me disent : n'en déshonore aucun.

Mon devoir est de louer DIEU *de tout, de le remercier de tout, de ne cesser de le bénir qu'en cessant de vivre.*

Cent maximes de cette espèce valent bien le sermon de la montagne, & cette belle maxime : *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Enfin, j'adorerai DIEU, & non les fourberies des hommes. Je servirai DIEU, & non un concile de Chalcédoine ou un concile *in trullo*. Je détesterai l'infame superstition ; & je serai sincèrement attaché à la vraie religion jusqu'au dernier soupir de ma vie.

XXI.

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE, AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

Il y a quelque temps qu'un jurisconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût & tous les talens nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (*a*) l'ordre des lois. L'ordre des

(*a*) L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup question d'*ordre*, fut déféré par maître *le Dain*, & incendié au bas de l'escalier.

convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de M. l'intendant *des Menus* en exercice, & de M. l'abbé Grizel. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidellement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

Je suppose, disait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Grizel*, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*; je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles, qu'il eût fait composer Cinna, Athalie & le Misanthrope, qu'il les eût fait représenter par des seigneurs & des dames, devant tous les ambassadeurs de l'Europe; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé *la Chétardie*, ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs & ces dames, & *Louis XIV* lui-même; de leur refuser le sacrement de mariage & la sépulture ? Non, sans doute, dit l'abbé *Grizel*; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV* & toute sa cour danserent sur le theâtre, quand *Louis XV* dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Tuileries, pensez-vous qu'ils aient

été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Grizel* : nous sommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *le Bossu* supérieur de Ste Geneviève, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, le père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont d'après *Aristote* enseigné l'art de la tragédie & de l'épopée ? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Grizel*; il est vrai que l'abbé de *la Coste*, M. de *la Solle* & l'auteur des nouvelles ecclésiastiques prétendent que la déclamation, la musique & la danse sont un péché mortel; qu'il n'a été permis à *David* de danser que devant l'arche, & que de plus *David*, *Louis XIV* & *Louis XV* n'ont point dansé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour, & qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisirs du roi*, & que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très-chrétienne.

Vous nous embarrassez beaucoup, dit *Grizel*.

Je veux vous pousser, dit *le Menu*. Non-

ſeulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal *de Richelieu*, l'archevêque *Triſſino*, le pape *Léon X* dépenſèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenſes ; je ne trouve pourtant pas, dans l'hiſtoire de l'Égliſe, qu'aucun vicaire de St Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* & ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle *le Couvreur* a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le ſieur *Romagnéſi*, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien romain ? pourquoi une actrice des chœurs diſcordans de l'académie royale de muſique a-t-elle été trois jours dans ſa cave ? pourquoi toutes ces perſonnes ſont-elles brûlées à petit feu, ſans avoir de corps, juſqu'au jour du jugement dernier, & ſeront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leur corps ! C'eſt uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt ſous au parterre.

Cependant ces vingt ſous ne changent point l'eſpèce : les choſes ne ſont ni meilleures ni pires, ſoit qu'on les paye, ſoit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité. Donc Cinna & Athalie ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour. Or ſi on

n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaiſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Grizel* ſentit la force de cet argument ; il répondit ainſi : Il y a des tempéramens ; tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux & aſſez ſages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſtre & inimitable *Molière* dans la paroiſſe S^t^ Euſtache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de S^t^ Joſeph, ſelon notre belle & ſaine coutume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que *S^t^ Euſtache* eſt un ſi grand ſaint qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui, par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du Miſanthrope : mais enfin *S^t^ Joſeph* eſt une conſolation ; c'eſt toujours de la terre ſainte. Il y a une prodigieuſe différence entre la terre ſainte & la profane ; la première eſt incomparablement plus légère ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Celle où eſt *Molière* y a gagné de la réputation. Or, cet homme ayant été inhumé dans une chapelle, ne peut être damné comme Mlle *le Couvreur* & *Romagnéſi* qui ſont ſur les chemins. Peut-être eſt-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe ; je n'en voudrais pas jurer. Mais je ſuis ſûr du ſalut de *Jean-Baptiſte Lulli*, violon de *Mademoiſelle*, muſicien du roi, ſurintendant de la muſique du roi, ſecrétaire du roi,

qui joua dans Cariſelli & dans Pourceaugnac, & qui de plus était Florentin ; celui-là eſt monté au ciel comme j'y monterai : cela eſt clair, car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voierie : il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'eſt ainſi que raiſonna M. l'abbé *Grizel* ; & c'eſt puiſſamment raiſonner.

L'intendant *des Menus*, qui ſait l'hiſtoire, lui répliqua : Vous avez entendu parler du révérend père *Girard* ; il était ſorcier, cela eſt de fait. Il eſt avéré qu'il enſorcela ſa pénitente, en lui donnant le fouet tout doucement ; de plus, il ſouffla ſur elle comme font tous les ſorciers : ſeize juges déclarèrent *Girard* magicien, cependant il fut enterré en terre ſainte. Dites-moi pourquoi un homme qui eſt à la fois jéſuite & ſorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la ſépulture, & que Mlle *Clairon* ne les aurait pas, ſi elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne ſort du théâtre que pour s'aller faire baptiſer.

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Grizel*, que cela eſt arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner ; mais il ſe peut qu'il ſe trouve un curé qui faſſe le difficile : alors on ne s'aviſera pas de faire du fracas en ſa faveur, & d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de ſa majeſté ſont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres ; leurs parens n'ont ni aſſez d'argent, ni aſſez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en ſoucie guère : il jouit des talens de Mlle *le Couvreur*

pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers ; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize provençaux qui crurent *Girard* si habile ; cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac* ; il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles ; il y en a, & j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie ; il est très-dangereux d'offenser de grandes compagnies, & d'exposer les foudres de l'Eglise au mépris des personnes puissantes ; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général ? Non, Monsieur, dit l'intendant ; mon oncle avait cette place, mon père était receveur-général des finances, & tous deux étaient secrétaires du roi, ainsi que mon grand-père. Hé bien, répliqua *Grizel*, votre oncle, votre père & votre grand-père sont excommuniés, anathématisés, damnés à tout jamais ; & quiconque en doute est un impie, un monstre, en un mot, un philosophe,

Le Menu, à ce discours, ne fut s'il devait rire ou battre l'abbé *Grizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, Monsieur, dit-il au *Grizel*, que vous me montrassiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le *Grizel*; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens, & vous apprendrez par les anciennes constitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut ethnicus & publicanus* est un passage assez connu; la loi de l'Eglise a été invariable sur cet article; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'Œdipe de *Sophocle*, anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'Œdipe de *Corneille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père & votre oncle, & puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez, M. *Grizel*, dit l'intendant; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle: mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de *Lulli*; & si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* & du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que *St Matthieu* a damné les employés des fermes après l'avoir

été, & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers temps; mais vous m'avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face; & si nous sommes excommuniés, c'est *incognito*.

Justement, dit *Grizel*, vous y êtes; on laisse l'*ethnicus* & le *publicanus* dans l'évangile: on n'ouvre point les anciens rituels, & l'on vit paisiblement avec les fermiers-généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain bénit.

M. l'intendant s'apaisa un peu, mais ne pouvait digérer l'*ethnicus* & le *publicanus*. Je vous prie, mon cher *Grizel*, de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satire dans vos livres, & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers temps.

Cela est tout simple, dit *Grizel*: ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient juifs, parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres grecs. Les Romains étaient leurs maîtres; les receveurs des tributs étaient ou romains ou choisis par les Romains; c'était un secret infaillible d'attirer à soi le petit peuple, que d'anathématiser les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient messieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puissances & contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, si on vous laisse faire; & quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il se trouvera des gens

d'esprit qui lui mettront une selle sur le dos, un mors à la bouche, & qui monteront dessus pour renverser les Etats & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conservera les premières pierres quoique brutes & informes, parce qu'elles ont servi autrefois, & qu'elles sont chères aux peuples; on les encadrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or qui seront prodigués, & il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est-là, Monsieur, l'histoire succinte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été long-temps barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richesses, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proscrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la saine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, & permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus*; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent des dîners; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi fesant sa charge? Donc, il ne vous est pas permis d'excommunier

un comédien du roi, jouant Cinna & Polieucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Grizel*, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'eſt apparemment dans vos libertés de l'Egliſe gallicane? Mais ne ſavez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proſcrit le grand *Henri IV*, & *Henri III*, & *Louis XII* le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Piſe, & *Philippe-le-Bel*, & *Philippe-Auguſte*, & *Louis VIII*, & *Philippe I*, & le ſaint roi *Robert*, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous ſommes les maîtres d'anathématiſer tous les princes, & de les faire mourir de mort ſubite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons ſur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, & lui dit: Monſieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils ſauront bien vous punir; mais ſongez que c'eſt moi qui porte aux acteurs de ſa majeſté l'ordre de venir ſe damner devant elle. S'ils ſont hors du giron, je ſuis auſſi hors du giron; s'ils péchent mortellement en feſant verſer des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuſes, c'eſt moi qui les fais pécher: s'ils vont à tous les diables, c'eſt moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils ſont plus coupables que moi; le roi & la reine, qui ordonnent qu'on les amuſe & qu'on les inſtruiſe, ſont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Egliſe les ſoldats, il eſt sûr que vous retranchez auſſi les officiers

&

& les généraux ; vous ne vous tirerez jamais de-là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurdes ; vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté soient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris est convulsionnaire ; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ses actions, qui aiment sa personne, qui lui payent avec alégresse de quoi soutenir la gloire de son trône, qui, après avoir satisfait à leur devoir, passent doucement leur vie à cultiver les arts, qui respectent *Sophocle* & *Euripide*, & qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons, de fanatiques & d'imbécilles, parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé, qu'on appelle *la bonne compagnie* ; ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre-humain ; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits ; c'est pour lui plaire que les plus grands-hommes ont travaillé ; c'est lui qui donne la réputation ; & pour vous dire tout, c'est lui qui nous méprise, en nous fesant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis ; & depuis les jésuites jusqu'aux capucins, depuis le père *Quesnel* jus-

qu'au maraud qui fait la gazette ecclésiastique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand il a l'esprit occupé des beaux morceaux de Cinna, de Polyeucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie? C'est-là ce qui nous désespère.

Nous entrons chez une dame de qualité, nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de St Roch; le fils de la maison nous répond par une tirade de *Racine*. Avez-vous lu l'œuvre des six jours, disons-nous? on nous réplique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le tems approche où nous ne gouvernerons plus que les disgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome & dans les autres Etats de l'Europe. Quand on a chanté à St Jean de Latran, ou à St Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont frédonné un motet, tout est dit; on va prendre le soir du chocolat à l'opéra de St Ambroise, & personne

ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora *Cuzzoni*, la ſignora *Fauſtina*, la ſignora *Barbarini*, encore moins le ſignor *Farinelli*, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maîtres chez eux ne ſont jamais perſécuteurs; voilà pourquoi un roi, qui n'eſt point contredit, eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables; mais il eſt des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils ſe trouvent anéantis dans la foule. Les paſſans ne regardent les chiens que quand ils aboient, & on veut être regardé. Tout eſt jalouſie de métier dans ce monde. Je vous dis notre ſecret; ne me décelez pas, & faites-moi le plaiſir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. *Collardeau*.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus*; mais achevez de me révéler vos myſtères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication, contre une ſociété gagée par le roi, eſt le comble de l'inſolence & du ridicule? & pourquoi, en

même temps personne ne travaille-t-il à lever ce scandale ?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit *Grizel*, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit & de la sottise, de l'industrie & de la paresse, de la philosophie & du fanatisme, de la gaieté & du pédantisme, des lois & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & l'infamie de ceux qui représentent Cinna ; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de Cinna, & le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur & les spectateurs, sont assurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple, mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis ? pourquoi la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin ? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses & d'honneurs ? pourquoi *St Joseph* ayant été charpentier, & son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire a chassé les empereurs, & s'est mis sans façon à leur place ? pou quoi a-t-on excommunié, anathématisé, pendant des siècles, ceux qui disaient que le St Esprit procède du père & du fils ? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire ?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'évangile de ſe remarier, quand on a fait caſſer ſon mariage, & que nous permettons qu'on ſe remarie ? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, & ſubſiſte dans Avignon ?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudiſſez à la brutale & factieuſe inſolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils *Joas* chez elle ; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous attenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier ſupplice ?

Tout dépend de l'uſage. La danſe, par exemple, a été chez preſque tous les peuples une fonction religieuſe ; les juifs même danſèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'aviſait à la grand'meſſe de danſer pieuſement une loure ou une chacone, on en rirait comme de ſes billets de confeſſion. On repréſente encore des actes ſacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait JESUS-CHRIST, un autre fait le diable, une actrice eſt la Ste Vierge, une autre *Magdelène* à ſa toilette ; *Arlequin* dit *Ave Maria*, *Judas* dit ſon *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des deſcendans de notre bon père *Abraham* ; & tandis qu'ils cuiſent, on leur chante gravement les chanſons pieuſes d'un de leurs rois, traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid

autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux; si nous fesions bénir nos attelages à Ste Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde, il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres: c'est une guerre secrette qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens, & chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit *le Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laissons les Tartuffes crier encore quelque temps, & dès demain je vous mène à la comédie du Tartuffe.

XXII.

ANDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

André des Touches était un musicien très-agréable dans le beau siècle de *Louis XIV*, avant que la musique eût été perfectionnée par *Rameau*, gâtée par ceux qui préférent la difficulté surmontée au naturel & aux grâces.

Avant d'avoir exercé ses talens, il avait été mousquetaire; & avant d'être mousquetaire il fit en 1688 le voyage de Siam avec le jésuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendresse pour avoir un amusement sur le vaisseau; & *des Touches* parla toujours avec admiration du père *Tachard* le reste de sa vie.

Il fit connaissance à Siam avec un premier commis du barcalon; ce premier commis s'appelait *Croutef*: & il mit par écrit la plupart des questions qu'il avait faites à *Croutef*, avec les réponses de ce siamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ses papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de soldats?

CROUTEF.

Quatre-vingt mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins?

CROUTEF.

Cent vingts mille, tous fainéans & très-riches. Il eſt vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus : mais en récompenſe nos talapoins ont fait très-grande chère, bâti de belles maiſons, & entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus ſage & de mieux aviſé. Et vos finances, en quel état ſont-elles ?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; & s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'eſt pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'État.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre juriſprudence eſt-elle auſſi parfaite que tout le reſte de votre adminiſtration ?

CROUTEF.

Elle eſt bien ſupérieure ; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou ſix mille volumes ſur les lois. Nous nous conduiſons d'ordinaire par des coutumes : car on ſait qu'une coutume ayant été établie au haſard eſt toujours ce qu'il y a de plus ſage. Et de plus, chaque coutume ayant néceſſairement changé dans chaque province comme les habillemens & les coiffures, les juges peuvent choiſir à leur gré

gré l'usage qui était en vogue, il y a quatre siècles, ou celui qui regnait l'année passée; c'est une variété de législation que nos voisins ne cessent d'admirer; c'est une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi & un agrément infini pour les juges qui peuvent en sureté de conscience décider les causes sans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins des lois constantes?

CROUTEF.

DIEU nous en préserve! nous pouvons condamner au bannissement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour selon que la fantaisie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de M. le barcalon; mais nous voulons que tous nos jugemens soient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela est juste. Et de la question, en usez-vous?

CROUTEF.

C'est notre plus grand plaisir; nous avons trouvé que c'est un secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, les jarrets forts & souples, les bras nerveux & les reins doubles; & nous rouons gaiement tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une sagesse & une prudence merveilleuses. Comme il y a des demi-preuves, c'est-à-dire des demi-vérités, il est clair qu'il

y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner; ensuite vient la mort toute entière, ce qui donne dans le monde une grande considération, qui est le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'est plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés?

CROUTEF.

Les enfans en sont privés. Car vous savez que rien n'est plus équitable que de punir tous les descendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette jurisprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao nos voisins n'admettent ni la question, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles supplices qui sont parmi nous en usage; mais aussi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Asie convient que nous dansons beaucoup mieux qu'eux, & que par conséquent il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances, & surtout dans l'art militaire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient à la magistrature?

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous sentez qu'il serait impossible de bien juger, si on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on saurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cents causes avec succès, en vain on aurait un esprit rempli de justesse & un cœur plein de justice; on ne peut parvenir à aucune magistrature sans argent. C'est encore ce qui nous distingue de tous les peuples de l'Asie, & sur-tout de ces barbares de Lao, qui ont la manie de récompenser tous les talens, & de ne vendre aucun emploi.

André des Touches, qui était un peu distrait, comme le sont tous les musiciens, répondit au siamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraissaient un peu discordans, & voulut s'informer à fond de la musique siamoise; mais *Croutef* plein de son sujet, & passioné pour son pays, continua en ces termes: Il m'importe fort peu que nos voisins qui habitent par-delà nos montagnes aient de meilleure musique que nous & de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des lois sages & humaines. C'est dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonstances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en fesant pendre la mère; moyennant quoi elle est manifestement hors d'état de faire une fausse couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cents mille pièces d'or, nous le res-

pectons & nous allons dîner chez lui ; mais ſi une pauvre ſervante s'approprie mal-adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans le caſſette de ſa maîtreſſe, nous ne manquons pas de tuer cette ſervante en place publique : premièrement, de peur qu'elle ne ſe corrige ; ſecondement, afin qu'elle ne puiſſe donner à l'Etat des enfans en grand nombre, parmi leſquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands-hommes ; troiſièmement, parce qu'il eſt juſte de proportionner la peine au crime, & qu'il ſerait ridicule d'employer dans une maiſon de force, à des ouvrages utiles, une perſonne coupable d'un forfait ſi énorme.

Mais nous ſommes encore plus juſtes, plus clémens, plus raiſonnables dans les châtimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de ſe ſervir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons ſi bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un ſi prodigieux ſalaire, ils ont une part ſi conſidérable à nos conquêtes, qu'ils ſont ſans doute les plus criminels de tous les hommes, lorſque s'étant enrôlés dans un moment d'ivreſſe, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raiſon. Nous leur feſons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire reſter en place : après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes inſtitutions, qui ne vont pas à la vérité juſqu'à verſer le ſang des hommes, mais qui rendent la vie ſi douce & ſi

agréable, qu'il est impossible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui excédait ses facultés, nous vendons sa marmite & son lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il sera débarrassé de son superflu.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Voilà qui est tout-à-fait harmonieux; cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde sagesse, sachez que notre base fondamentale consiste à reconnaître pour notre souverain, à plusieurs égards, un étranger tondu qui demeure à neuf cents mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui est très-prudent, il faut que ce talapoin siamois paye la première année de son revenu à ce tondu tartare: sans quoi il est clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où est le temps, l'heureux temps, où ce tondu faisait égorger une moitié de la nation par l'autre, pour décider si *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguisé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté droit ou sur le gauche? Ces grandes questions, qui tiennent si essentiellement à la morale, agitaient alors tous les esprits; elles ébranlaient le monde; le sang coulait pour elles; on massacrait les femmes

sur les corps de leurs maris ; on écrasait leurs petits enfans sur la pierre, avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne fesons plus de ces saints sacrifices ! Mais au moins il nous reste, grâces au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, si vous prie, Monsieur, si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma & deux semi-comma, & si le progrès du son fondamental se fait par 1, 3 & 9.

CROUTEF.

Par *Sammonocodom*, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue ; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement, & vous me parlez de musique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La musique tient à tout ; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puisque vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait. . . .

CROUTEF.

Je vous disais qu'autrefois le tartare tondu prétendait disposer de tous les royaumes de l'Asie ; ce qui était fort loin de l'accord parfait : mais il en résultait un grand bien ; on était beaucoup plus dévôt à *Sammonocodom* & à son éléphant que dans nos jours, où tout le monde se mêle de prétendre au sens com-

mun avec une indiscrétion qui fait pitié. Cependant tout va ; on se réjouit, on danse, on joue, on dîne, on soupe, on fait l'amour : cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus ? il ne vous manque qu'une bonne musique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuse nation de la terre.

XXIII.

SOPHRONIME ET ADELOS.

Traduit de MAXIME DE MADAURE.

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

Il y a plusieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de *Maxime* : je ne parle pas des empereurs & des consuls romains, ni même des évêques de ce nom ; je parle de quelques philosophes qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui, dans nos dictionnaires, est toujours appelé *Maxime le magicien*, ainsi qu'on nomme encore le curé *Gaufredi*, *Gaufredi le sorcier ;* comme s'il y avait en effet des sorciers & des magiciens : car les noms donnés à la chose subsistent toujours quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'empereur *Julien*, & c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur *Marc-Aurèle* fut le disciple, obtint de nous un peu plus de grâce. Il n'est point qualifié de sorcier; & il a eu *Heinsius* pour commentateur.

Le troisième *Maxime*, dont il s'agit ici, était un africain né à Madaure dans le pays qui est aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la destruction de l'empire romain. Madaure, ville considérable par son commerce, l'était encore plus par les lettres: elle avait vu naître *Apulée* & *Maxime*. *Saint-Augustin*, contemporain de *Maxime*, né dans la petite ville de Tagaste, fut élevé dans Madaure; & *Maxime* & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions: car *Maxime* resta toujours attaché à l'antique religion de *Numa*, & *Augustin* quitta le manichéisme pour notre sainte religion, dont il fut, comme on le sait, une des plus grandes lumières.

C'est une remarque bien triste, & qu'on a faite souvent sans doute, que cette partie de l'Afrique qui produisit autrefois tant de grands-hommes, & qui fut probablement, depuis *Atlas*, la première école de philosophie, ne soit aujourd'hui connue que par ses corsaires. Mais ces révolutions ne sont que trop communes, témoin la Thrace qui produisit autrefois *Orphée* & *Aristote*; témoin la Grèce entière, témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monumens de la correspondance qui subsista toujours entre le

disert *Augustin* de Tagaste & le platonicien *Maxime* de Madaure. On nous a conservé les lettres de l'un & de l'autre. Voici la fameuse lettre de *Maxime* sur l'existence de DIEU, avec la réponse de *St Augustin*, toutes deux traduites par *Dubois* de Port-Royal, précepteur du dernier duc de *Guise*.

Lettre de Maxime de Madaure à Augustin.

« OR, qu'il y ait un Dieu souverain qui » soit sans commencement, & qui, sans avoir » rien engendré de semblable à lui, soit néan- » moins le père & le formateur de toutes » choses, quel homme est assez grossier, assez » stupide pour en douter ? c'est celui dont » nous adorons sous des noms divers l'éternelle » puissance, répandue dans toutes les parties » du monde : ainsi, honorant séparément, par » diverses sortes de cultes, ce qui est comme » ses divers membres, nous l'adorons tout » entier . . . qu'ils vous conservent, ces dieux » subalternes, sous les noms desquels & par » lesquels tout autant de mortels que nous » sommes sur la terre, nous adorons le *père* » *commun des dieux & des hommes* par diffé- » rentes sortes de cultes à la vérité, mais qui » s'accordent tous dans leur variété même, » & ne tendent qu'à la même fin. »

Réponse d'Augustin.

« IL y a dans votre place publique deux » statues de *Mars*, nu dans l'une, & armé » dans l'autre, & tout auprès la figure d'un

» homme qui, avec trois doigts qu'il avance » vers *Mars*, tient en bride cette divinité » dangereuse à toute la ville. Sur ce que vous » dites que de pareils dieux sont des membres » du seul véritable Dieu, je vous avertis avec » toute la liberté que vous me donnez, de » ne pas tomber dans de pareils sacriléges : » car ce seul Dieu dont vous parlez, est sans » doute celui qui est reconnu de tout le » monde, & sur lequel les ignorans convien- » nent avec les savans, comme quelques an- » ciens ont dit. Or, direz-vous que celui dont » la force, pour ne pas dire la cruauté, est » réprimée par un homme mort, soit un » membre de celui-là ? il me serait aisé de » vous pousser sur ce sujet ; car vous voyez » bien ce qu'on pourrait dire sur cela ; mais » je me retiens, de peur que vous ne disiez » que ce sont les armes de la rhétorique que » j'emploie contre vous plutôt que celles de » la vérité. »

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce *Maxime*.

DIALOGUE.

ADELOS.

Vos sages conseils, Sophronime, ne m'ont pas rassuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-six années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai soixante & quinze ; vous avez rassemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance : mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la

mort avec ces yeux indifférens dont on dit que tant de sages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faste de vertu qui ne convient pas au sage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriser la mort ; je veux qu'on s'y résigne : nous le devons, puisque tout corps organisé, animaux pensans, animaux sentans, végétaux, métaux même, tout est formé pour la destruction. La grande loi est de savoir souffrir ce qui est inévitable.

ADELOS.

C'est précisément ce qui fait ma douleur. Je sais trop qu'il faut périr. J'ai la faiblesse de me croire heureux en considérant ma fortune, ma santé, mes richesses, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfans. Je ne puis songer sans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclaircissemens & des consolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai poussé la curiosité jusqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, & qui s'appelle le Coheleth.

L'auteur me dit, que m'importe d'avoir appris quelque chose, si je meurs tout ainsi que l'insensé & l'ignorant ? -- La mémoire du sage & celle du fou périssent également. -- Le trépas des hommes est le même que celui des bêtes ; leur condition est la même ; l'un expire comme l'autre après avoir respiré de même. -- L'homme n'a rien de plus que la bête. -- Tout

eſt vanité. -- Tous ſe précipitent dans le même abyme. -- Tous ſont produits de terre, tous retournent à la terre. -- Et qui me dira ſi le ſouffle de l'homme s'exhale dans l'air, & ſi celui de la bête deſcend plus bas ?

Le même inſtructeur, après m'avoir accablé de ces images déſeſpérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même en me conſolant eſt auſſi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantiſſement affreux. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivans, dit-il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourront, & les morts ne ſavent rien, ne ſentent rien, ne connaiſſent rien, n'ont rien à prétendre Leur mémoire eſt donc un éternel oubli.

Que conclut-il ſur le champ de ces idées funèbres ? allez donc, dit-il, mangez votre pain avec alégreſſe, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels diſcours je ſuis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, & que mon vin m'eſt d'une inſupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi ! parce que dans un livre oriental il ſe trouve quelques paſſages où l'on vous dit que les morts n'ont point de ſentiment, vous vous livrez à préſent à des ſentimens douloureux ! vous ſouffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne ſouffrirez plus du tout ?

ADELOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction ; je le ſens bien : mais je n'en ſuis

pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briser une statue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettez d'être sensible à cette destruction ; & vous ne voulez pas que je plaigne la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature !

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous souveniez avec moi des tusculanes de *Cicéron*, dans lesquelles ce grand-homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'est point un mal.

ADELOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'est moqué des fables de l'Achéron & du Cerbère, mais il y a peut-être substitué d'autres fables. Il usait de la liberté de la secte académique, qui permet de soutenir le pour & le contre : tantôt c'est *Platon* qui croit l'immortalité de l'ame ; tantôt c'est *Dicéarque* qui la suppose mortelle. S'il me console un peu par l'harmonie de ses paroles, ses raisonnemens me laissent dans une triste incertitude. Il dit, comme tous les physiciens qui me semblent si mal instruits, que l'air & le feu montent en droite ligne à la région céleste ; & de là, dit-il, il est clair que les ames au sortir des corps montent au ciel, soit qu'elles soient des animaux respirant l'air, soit qu'elles soient composées de feu. (*a*)

(*a*) *Perspicuum debet esse animos cum è corpore excesserint, sive illi sint animales spirabiles, sive igneï, sublimè ferri.*

Cela ne me paraît pas si clair. D'ailleurs, *Cicéron* aurait-il voulu que l'ame de *Catilina* & celle des trois abominables triumvirs eussent monté au ciel en droite ligne.

J'avoue à *Cicéron* que ce qui n'est point n'est pas malheureux ; que le néant ne peut ni se réjouir, ni se plaindre : je n'avais pas besoin d'une tusculane pour apprendre des choses si triviales & si inutiles. On sait bien sans lui que les enfers inventés, soit par *Orphée*, soit par *Hermès*, soit par d'autres, sont des chimères absurdes. J'aurais désiré que le plus grand orateur, le premier philosophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles sont, pourquoi elles sont faites, ce qu'elles deviennent. Helas ! sur ces grands & éternels objets de la curiosité humaine, *Cicéron* n'en sait pas plus que le dernier sacristain d'*Isis*, ou de la déesse de Syrie.

Cher *Sophronime*, je me rejette entre vos bras ; ayez pitié de ma faiblesse. Faites-moi un petit résumé de ce que vous me disiez ces jours passés sur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours suivi la méthode de l'ecclecticisme ; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable. Je me suis interrogé moi-même de bonne foi ; je vais encore vous parler de même, tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec *Platon* & *Cicéron*, reconnu dans la nature un pouvoir suprême,

aussi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec *Épicure* que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur; & comme tous les astres se meuvent selon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec *Platon* l'éternel géomètre.

2°. De-là descendant à ses ouvrages, & rentrant dans moi-même, j'ai dit: Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui rempliſſent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles: car celui qui a tout formé doit être le maître de tout. Les astres obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéissent donc de même.

3°. Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct & de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible & grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du fabricateur éternel.

4°. Il a donné aux hommes organisation, sentiment & intelligence; aux animaux organisation, sentiment & ce que nous appelons instinct; aux végétaux organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois règnes.

5°. Toutes les substances de ces trois règnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour, & nous ne savons pas si les soleils qu'il a for-

més ne seront pas à la fin détruits comme nous.

6°. Ici vous me demanderez si je pense que nos ames périront aussi comme tout ce qui végète, ou si elles passeront dans d'autres corps, ou si elles revêtiront un jour le même, ou si elles s'envoleront dans d'autres mondes?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'est pas donné de savoir l'avenir; qu'il ne m'est pas même donné de savoir ce que c'est qu'une ame. Je sais certainement que le pouvoir suprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de sentir, de penser & d'expliquer mes pensées. Et quand on me demande si après ma mort ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste quand l'oiseau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philosophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet, si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps, ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations. Par conséquent il n'est rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puisse produire immédiatement nos pensées. Car point de pensées dans l'homme avant la sensation. *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu.* Donc c'est DIEU qui nous fait toujours sentir & penser; donc c'est DIEU qui agit sans cesse sur nous, de quelque manière incompréhensible qu'il agisse. Nous sommes dans ses mains comme tout le reste de la nature. Un astre ne peut pas dire, je tourne par

ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je sens & je pense par mon propre pouvoir.

Étant donc les instrumens périssables d'une puissance éternelle, jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, & si ce ne serait pas une contradiction évidente. Jugez sur-tout si en admettant un formateur souverain on peut admettre des êtres qui lui résistent.

ADELOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connais point de système plus respectueux envers DIEU. Mais il me semble que si c'est révérer en DIEU sa toute-puissance, c'est lui ôter sa justice, & c'est ravir à l'homme sa liberté. Car si DIEU fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser ni punir les simples instrumens de ses décrets absolus. Et si l'homme n'est que ce simple instrument, il n'est pas libre.

Je pourrais me dire que dans votre système qui fait DIEU si grand & l'homme si petit, l'être éternel sera regardé, par quelques esprits, comme un fabricateur qui a fait nécessairement des ouvrages nécessairement sujets à la destruction; il ne sera plus aux yeux de bien des philosophes qu'une force secrète, répandue dans la nature. Nous retomberons peut-être dans le matérialisme de *Straton* en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint long-temps comme vous ces conséquences dangereuses, & c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles: mais je crois qu'on peut

aisément se tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaisir de disputer & pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne suis pas comme ce rhéteur d'une secte nouvelle, qui avoue dans un de ses écrits que s'il répond à une difficulté métaphysique insoluble, *ce n'est pas qu'il y ait rien de solide à dire, mais c'est qu'il faut bien dire quelque chose.*

J'ose donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuser DIEU d'injustice, parce que les enfers des Egyptiens, d'*Orphée* & d'*Homère*, n'existent pas, & que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'*Ixion*, le vautour de *Prométhée* sont des chimères absurdes. Les charlatans sacrés d'Egypte qui inventèrent ces horribles fadaises pour se faire craindre, & qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre-humain; ils sont aussi mépriſés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable en ce monde pour les scélérats. Et quelle est-elle? c'est le remord qui ne manque jamais, & la vengeance humaine laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchans, bien atroces; je n'en ai jamais vu un seul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles ressouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domestiques, de leurs femmes, de leurs enfans. *Cicéron* avait bien raison de dire: Ce sont-là les vrais Cerbères,

les vraies Furies, leurs fouets & leurs flambeaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est récompensée, non par des champs élysées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus; mais pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de *Cicéron*, c'est celle de *Caton*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, c'est la mienne. Ce n'est pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. *Cicéron* avoue qu'un tel bonheur ne saurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être sur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la mesure de félicité dont cette nature est susceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute-puissante & toute agissante nature de l'être universel semblerait détruire, je m'en tiens à une seule assertion. La liberté n'est autre chose que le pouvoir de faire ce qu'on veut. Or, ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles établies par le grand être. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, & qui pousse la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du mouvement. DIEU soutient & dirige également la main de *César* qui tue ses compatriotes à Pharsale, & la main de *César* qui signe le pardon des vaincus. Celui qui se jette au fond d'une rivière, pour sauver un homme noyé & pour le rendre à la vie, obéit aux

décrets & aux règles irréſiſtibles. Celui qui égorge & qui dépouille un voyageur leur obéit malheureuſement de même. DIEU n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme ſujet à la mort. DIEU même, DIEU ne peut être libre d'une autre façon ; ſa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement ſon éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choiſir avec indifférence entre le bien & le mal, puiſqu'il n'y point de bien ni de mal pour lui. S'il ne feſait pas le bien néceſſairement par une volonté néceſſairement déterminée à ce bien, il le ferait ſans raiſon, ſans cauſe : ce qui ſerait abſurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en eſt ainſi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté, & c'eſt en cela que DIEU nous fit à ſon image ; ce n'eſt pas en nous pétriſſant de fange délayée, comme on dit que fit *Prométhée*.

Mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

Certes, ce n'eſt pas par le viſage que nous reſſemblons à DIEU, repréſenté ſi ridiculement par la fabuleuſe antiquité avec tous nos membres & toutes nos paſſions ; c'eſt par l'amour & la connaiſſance de la vérité que nous avons quelque faible participation de ſon être, comme une étincelle a quelque choſe de ſemblable au ſoleil, & une goutte d'eau tient quelque choſe du vaſte océan.

J'aime donc la vérité quand DIEU me la fait connaître ; je l'aime lui qui en eſt la ſource, je m'anéantis devant lui qui m'a fait ſi voiſin du néant. Réſignons-nous enſemble, mon cher ami, à ſes lois univerſelles & irrévocables, & diſons en mourant, comme *Epictète* :

« O DIEU ! je n'ai jamais accuſé votre pro-
» vidence. J'ai été malade parce que vous
» l'avez voulu, & je l'ai voulu de même. J'ai
» été pauvre parce que vous l'avez voulu,
» & j'ai été content de ma pauvreté. J'ai
» été dans la baſſeſſe, parce que vous l'avez
» voulu, & je n'ai jamais déſiré de m'élever.
» Vous voulez que je ſorte de ce ſpectacle
» magnifique, j'en ſors ; & je vous rends mille
» très-humbles grâces de ce que vous avez
» daigné m'y admettre pour me faire voir tous
» vos ouvrages, & pour étaler à mes yeux
» l'ordre avec lequel vous gouvernez cet uni-
» vers. »

XXIV.

L'A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE *A B C*,

Traduits de l'anglais par M. HUET.

PREMIER DIALOGUE;

SUR HOBBES, GROTIUS ET MONTESQUIEU.

A.

Hé bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes* & *Monteſquieu*: que penſez-vous de ces trois hommes célèbres?

B.

Grotius m'a ſouvent ennuyé; mais il eſt très-ſavant; il ſemble aimer la raiſon & la vertu; mais la raiſon & la vertu touchent peu quand elles ennuient: il me paraît de plus, qu'il eſt quelquefois un fort mauvais raiſonneur. *Monteſquieu* a beaucoup d'imagination ſur un ſujet qui ſemblait n'exiger que du jugement: il ſe trompe trop ſouvent ſur les faits; mais je crois qu'il ſe trompe auſſi quelquefois quand il raiſonne. *Hobbes* eſt bien dur, ainſi que ſon ſtyle; mais j'ai bien peur que ſa dureté ne tienne ſouvent à la vérité. En un mot, *Grotius* eſt un franc pédant, *Hobbes* un triſte

philosophe, & *Montesquieu* un bel-esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de *Grotius*, que, selon *Tertullien*, *la cruauté, la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre*; que *Carnéade défendait le faux comme le vrai*; qu'*Horace* a dit dans une satire, *la nature ne peut discerner le juste de l'injuste*; (a)

(a) *Nec natura potest justo secernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisième satire. *Horace* veut prouver contre les stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil; qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer pas une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemple: *Nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste; il y a, dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire: *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eût des lois. Pourquoi serait-il d'un autre avis que *Cicéron*, & que tous les moralistes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie & les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord; qui

que selon *Plutarque*, *les enfans ont de la compassion*; que *Chrysippe* a dit, *l'origine du droit est dans Jupiter*; que si l'on en croit *Florentin*, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté*; que *Carnéade* a dit *que l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaisir

flatte plus lâchement *Octave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs, il est vrai; qui change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura potest justo secernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le sens du mot *&* plus honnête comme plus grammatical, *& natura potest*, *&c.*

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que *St Jacques* semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son épître: *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout. St Augustin*, dans une lettre à *St Jerôme*, relance un peu l'apôtre *St Jacques*, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Augustin*! comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots: O sophiste africain! *Horace* avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

N. B. Cet endroit d'*Horace* peut d'abord paraître obscur; cependant en y faisant attention, on trouvera que le poëte dit seulement: Consultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injustice a fait naître l'idée de nos droits. L'instinct ne nous apprend à discerner le juste de l'injuste que comme ce qui flatte nos sens de ce qui les blesse; la raison nous apprend donc que tous les crimes ne sont pas égaux, puisqu'ils ne font pas un tort égal à la société, & que c'est de l'idée de ce tort qu'est née l'idée de justice. *Natura* ne signifie qu'instinct, premier mouvement.

quand

quand il dit, dès son premier chapitre du premier livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers*. Je pense avec lui qu'*Alexandre* & *Aristote* ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire; mais moi qui, DIEU merci, ne suis point théologien, je trouve *Grotius* un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne fait ce qu'il dit quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes des peuples puissans dont elle était environnée; mais que fait la circoncision au droit de la guerre & de la paix?

A.

Vous avez raison, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payé. Citer les pensées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe très-grossièrement dans son livre de *la vérité du christianisme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs leurs prédécesseurs avaient enseigné le monde, tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention insolente; tandis que, renfermée dans les rochers de la Palestine & dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ses voisins admettaient.

C'eſt ainſi qu'il prouve le chriſtianiſme, par *Hyſtape* & par les ſibylles; & l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un paſſage de *Licophron*. Le pédantiſme & la juſteſſe d'eſprit ſont incompatibles.

Monteſquieu n'eſt pas pédant : que penſez-vous de ſon *Eſprit des lois ?*

B.

Il m'a fait grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres perſanes* : le chapitre XXVII du liv. XIX, eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de *Paul Véronèſe*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de coſtume. Celui de l'inquiſition, & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de *Calot*. Partout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finance odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules; ainſi tout ce qui n'eſt ni moine, ni financier, ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, & ſur-tout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrinthe ſans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier qu'un homme qui écrit ſur les lois diſe dans ſa préface *qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage;* & il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel Montaigne*, légiſlateur : auſſi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en con-

tiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité les lois grecques & romaines, il parle sérieusement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidelles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale, en histoire : il vous dit, d'après *Puffendorf*, que du temps du roi *Charles IX* il y avait vingt millions d'hommes en France. (*b*) *Puffendorf* parlait fort au hasard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naissances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni le Rouffillon, ni l'Artois, ni le Cambrésis, ni une partie de la Flandre ; & aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de *Chardin*, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I, vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume ;* mais sans compter l'Euphrate, le Tigre & l'Indus, toutes les provinces fron-

(*b*) On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions ;

tières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce & à la fertilité de la terre : le Zinderud traverse Ispahan, l'Agi se joint au Kur, &c. Et puis, quel rapport l'*Esprit des lois* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse ?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu subsister :* la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cents ans ; & *la cause*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'est qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes ; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de *Chardin*, & n'en est pas plus vraie : la religion mahométane, née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Mysie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce ; elle a régné en Espagne, & il s'en fallut bien peu qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem, & dans un pays de lépreux, où

le cochon eſt preſque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourrit que de cochons, comme dans la Veſtphalie : on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encore révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque par-tout les citations ſont fauſſes ; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que, dans le teſtament attribué au cardinal de *Richelieu*, il eſt dit (c) *que, ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête-homme, il ne faut point s'en ſervir : tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable teſtament, fauſſement attribué au cardinal de *Richelieu*, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV : « On peut dire hardiment que de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle qui » eſt la plus aiſée en ſes affaires eſt préférable » à l'autre, étant certain qu'il faut qu'un » pauvre magiſtrat ait l'ame d'une trempe » bien forte, ſi elle ne ſe laiſſe quelquefois » amollir par la conſidération de ſes intérêts. » Auſſi l'expérience nous apprend que les » riches ſont moins ſujets à concuſſion que » les autres, & que la pauvreté contraint un » pauvre officier à être fort ſoigneux du re» venu du ſac. »

(c) Livre III, chapitre VI.

Monteſquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait ſouvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (*d*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'oſe dire.* Il n'héſite pas à prendre *Plutarque* même pour ſon garant: il fait dire à *Plutarque que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler pluſieurs interlocuteurs; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes; mais *Daphneus* prend leur parti: *Plutarque* décide pour *Daphneus;* il fait un très-bel éloge de l'amour céleſte & de l'amour conjugal; il finit par rapporter pluſieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'eſt même dans ce dialogue qu'on trouve l'hiſtoire de *Camma*, & celle d'*Eponime*, femme de *Sabinus*, dont les vertus ont ſervi de ſujet à des pièces de théâtre.

Enfin, il eſt clair que *Monteſquieu*, dans l'*Eſprit des lois*, a calomnié l'eſprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(*e*) *Les cadis ont ſoutenu que le grand-ſeigneur n'eſt point obligé de tenir ſa parole & ſon ſerment, lorſqu'il borne par-là ſon autorité.*

Ricaut, cité en cet endroit, dit ſeulement, pag. 18 de l'édition d'Amſterdam de 1671: *Il*

(*d*) Livre VII, ch. X.

(*e*) Livre III, ch. IX.

y a même de ces gens-là qui soutiennent que le grand-seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand, pour les accomplir, il faut donner des bornes à son autorité.

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut que, pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand-turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conscience; il se peut que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidelles, ni aux hérétiques; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des lois* donne cette prétendue décision des cadis comme une preuve du despotisme du sultan. Il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux lois, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des lois. Nous sommes voisins des Turcs, & nous ne les connaissons pas. Le comte de *Marsigli*, qui a vécu si long-temps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur empire, ni de leurs lois.

Nous n'avons eu de même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donnée l'anglais *Sale* en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux, & les conclusions que l'on en tire tous les jours contr'eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs.* Je ne sais pas ce que *Montesquieu* entend par ce bas commerce ; mais je sais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, & que le père du démagogue *Démosthène* était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates qui n'avaient aucun commerce.

J'ai oui souvent déplorer, dit-il, (*g*) *l'aveuglement du conseil de François I, qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né, lorsque *Colomb* découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il, (*h*) *serait semblable à celui que feraient les États de Hollande, s'ils défendaient la*

(*f*) Livre IV, ch. VIII. (*g*) Livre. IV, ch. XIX.
(*h*) *ibid.*

consommation de la cannelle. Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne eût été très-ridicule en Hollande.

(*i*) *Si un roi donnait sa voix dans les jugemens criminels, il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté, qui est celui de faire grâce. Il serait insensé qu'il fît & défît ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grâce.*

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges? comment est-on en contradiction avec soi-même, en jugeant selon la loi, & en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement, consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses regîstres que, non-seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les

(*i*) Livre VI, chap. V.

rois d'Angleterre déléguent à leur place, dans ces occasions, un grand stuart qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'Empire. Il est beaucoup mieux sans doute qu'un souverain n'assiste point aux jugemens criminels. Les hommes sont trop faibles & trop lâches; l'haleine seule du prince ferait trop pencher la balance.

(k) *Les Anglais, pour favoriser leur liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, & non pas puissante.

Le dépôt des lois ne peut être dans les mains de la noblesse. L'ignorance naturelle à la noblesse, son inattention, son mépris pour le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des lois de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des Princes. Ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute; en Suède dans le sénat composé de nobles; & en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans son nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'Empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les lois politiques & les lois de la justice distributive? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir

(k) Livre II, chap. IV.

pour gardiens les principaux membres de l'État ? Les lois du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites & d'être imprimées : le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer ; & quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tunquin tous les magistrats & les principaux officiers militaires sont eunuques, & que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il ? nos magistrats voudraient-ils être eunuques & n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères ?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'Esiongaber en Afrique, & sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne, & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'*Esprit des lois ?*

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain ; par quelles lois *Charlemagne* gouverna son empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art & par quelle audace *Grégoire VII* & ses successeurs écrasèrent les lois des royau-

(*l*) Livre XV, chapitre XVIII.
(*m*) Livre XVI, chap. V.

mes & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur; par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale ; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque par-tout depuis les *Othons*, & celle des tribunaux appelés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier ;* je désirais de connaître l'histoire des lois sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées : je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois, asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les lois & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne ?* Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort

sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins. Quoi! *Montesquieu* me parle des lois de Bantam, & il ne connaît pas les lois de *Charlemagne*, & il le prend pour un bon législateur!

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil est cassé presque à chaque article; j'ai été trompé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des lois; il sautille plus qu'il ne marche; il amuse plus qu'il n'éclaire; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge, & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin, des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes qui méritent les remercîmens du genre-humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son pays, à commencer par le grand *Bossuet*, on dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a par-tout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres; il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encore combien je suis affligé qu'un livre qui pouvait être si utile soit fondé sur une distinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *est le principe des républiques, l'honneur l'est des monarchies.* On n'a jamais assurément

formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé a la domination d'un ſeul ; l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à un Eſpagnol. (1)

(1) Cette idée de *Monteſquieu* a été regardée par les uns comme un principe lumineux, & par d'autres comme une ſubtilité démentie par les faits : qu'il nous ſoit permis d'entrer à cet égard dans quelques diſcuſſions.

1°. *Monteſquieu*, en diſant que la vertu était le principe des républiques, & l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler ſans doute des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Par-tout l'intérêt & un certain principe de bienveillance pour les autres qui ne quitte jamais les hommes ſont le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le ſecond, l'amour de la vertu eſt le dernier & le plus rare. Dans certains pays la terreur ou les eſpérances religieuſes tiennent lieu preſque généralement de l'amour de la vertu.

Il eſt donc vraiſemblable que, par principes des différens gouvernemens, *Monteſquieu* a entendu ſeulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or, ſous ce point de vue les républiques étant l'eſpèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraiſſent devoir être les conſtitutions dont l'honneur ſoit plus particulièrement le principe.

2°. L'expreſſion de *Monteſquieu* peut avoir encore un autre ſens : elle peut ſignifier que dans une monarchie on évite les mauvaiſes actions comme déshonorantes, &

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien voir lui-même sans y penser. *La nature de l'honneur*, dit-il, au chap. VII du liv. III, *est de demander des préférences, des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la chose même, on demandait dans la république romaine la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe ; ce sont-là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies, & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux, c'est la division des gouvernemens en républicain, en monarchique & en despotique.

dans une république comme vicieuses ; si par vicieuses on entend contraires à la justice naturelle, cette opinion n'est pas fondée ; la morale des républicains est très-relâchée, en général ; ils se permettent sans scrupule tout ce qui est utile à l'intérêt de la patrie, ou à ce que leur parti regarde comme l'intérêt de la patrie, tout ce qui peut leur mériter l'estime de leurs concitoyens ou de leur parti. Ils sont donc moins guidés par la véritable vertu que par l'honneur & la justice d'opinion.

3°. Il y a enfin un troisième sens : *Montesquieu* a-t-il voulu dire que dans les monarchies on fait par amour de la gloire ce que dans les républiques on fait par esprit patriotique ? Dans ce sens nous ne pouvons être de son avis ; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion est un ressort de tous les gouvernemens. Il aurait fallu dire dans ce sens, que l'honneur & la vertu sont le principe des républiques, & l'honneur seul celui des monarchies ; mais il y aurait eu encore une autre observation à faire. C'est qu'il existe dans toute constitution où le bien est possible, un esprit public, un amour de la patrie différent du patriotisme républicain ; cet esprit public tient à

Il a plu à nos auteurs (je ne sais trop pourquoi) d'appeler *despotiques* les souverains de l'Asie & de l'Afrique : on entendait autrefois par un despote un petit prince d'Europe vassal du Turc, & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot *despote* dans son origine avait signifié chez les Grecs *maître de maison, père de famille.* Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Montesquieu* au commencement de son livre définit ainsi le gouvernement despotique : *Un seul homme sans loi & sans règle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or, il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très-faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les lois des musulmans : tous les monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces lois. Les anciens corps

l'intérêt que tout homme, qui n'est point dépravé, prend nécessairement au bonheur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui est juste & raisonnable. Une mauvaise constitution, un établissement mal dirigé, choquent l'esprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme choquerait les yeux. Il fallait donc se borner à dire que l'amour du bien public n'est pas le même dans les monarchies que dans les républiques ; qu'il est dans ces dernières plus actif, plus habituel, plus répandu ; mais que dans les monarchies il est souvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale universelle.

Une opinion susceptible de tant de sens différens, & qui dans aucun n'est rigoureusement exacte, ne peut guère être utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi.

de

de milice & les gens de loi ont des priviléges immenſes ; & quand les ſultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins ſolennellement dépoſés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt perſonnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays ; je ſais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne ſavait l'hiſtoire ancienne ; je ſais, dis-je, par le rapport unanime de nos miſſionnaires de ſectes différentes, que la Chine eſt gouvernée par les lois, & non par une volonté arbitraire. Je ſais qu'il y a dans Pékin ſix tribunaux ſuprêmes auxquels reſſortiſſent quarante-quatre autres tribunaux. Je ſais que les remontrances faites à l'empereur par ces ſix tribunaux ſuprêmes ont force de loi ; je ſais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, ſans avoir envoyé ſon procès à un tribunal ſuprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Eſt-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? L'empereur y eſt plus révéré que le pape ne l'eſt à Rome ; mais pour être reſpecté, faut-il régner ſans le frein des lois ? une preuve que ce ſont les lois qui règnent à la Chine, c'eſt que le pays eſt plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre ſainte religion, & nous n'y avons pas réuſſi. Nous aurions pu prendre ſes lois en échange, mais nous ne ſavons peut-être pas faire un tel commerce. (2)

(2) *Monteſquieu* n'a établi nulle part de diſtinction entre ce qu'il appelle monarchie & ce qu'il appelle deſpo-

Il est bien sûr que l'évêque de Rome est plus despotique que l'empereur de la Chine ; car il est infaillible, & l'empereur chinois ne l'est pas : cependant cet évêque est encore assujetti à des lois.

Le despotisme n'est que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'État que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français seuls connaissent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là soient

tisme : si dans la monarchie les corps intermédiaires ont le droit négatif, elle devient une aristocratie ; s'ils ne l'ont pas, il n'y a d'autre différence entre les monarchies de l'Europe & les empires de l'Orient, que celle des mœurs & des formes légales. Dans tous ces Etats il y a des règles générales, des formalités reconnues dont jamais le souverain ne s'écarte. Le conseil du prince y est également supérieur à tous les tribunaux dont il réforme à son gré les décisions. Le prince y décide également d'une manière arbitraire ce qu'on appelle affaire d'Etat. Mais comme il y a plus de lumières en Europe les tribunaux y sont mieux réglés, & les lois laissent moins de questions à décider à la volonté particulière des juges. Comme les mœurs y sont plus douces, les conseils des rois européens cherchent à montrer de la modération, & ceux des rois asiatiques à inspirer la terreur. Enfin une prison dont le terme n'est pas fixé est la plus forte peine que les monarques européens imposent de leur volonté seule, tandis que les despotes commandent souvent des exécutions sanglantes. Qu'on examine avec attention tous les gouvernemens absolus, on n'y verra d'autres différences que celles qui naissent des lumières, des mœurs, des opinions des différens peuples.

les plus grands commerçans de l'univers, puisqu'ils vendent & achètent jusqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi septième le maître absolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait *monsieur* dans le protocole de mes collégues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des *Châtillon* & des *Montmorenci*, & je serais tuteur des rois pour mon argent ! C'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rousseau* veut faire beau-père du dauphin. C'est un grand droit. (*n*)

B.

Il est vrai que *Montesquieu* a la faiblesse de dire que la vénalité des charges (*o*) *est bonne dans une monarchie*. Que voulez-vous ? il était président à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'est un superbe ornement. Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de ne payer son tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la cannelle & de la muscade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des

(*n*) Voyez *Emile*, tom. IV, pag. 178.
(*o*) Liv. V, chap. XIX.

morceaux excellens dans l'*Esprit des lois*. J'aime les gens qui pensent & qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font désirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens, mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius*; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous, comment trouvez vous la maison que *Hobbes* a bâtie en Angleterre ?

B.

Elle a tout-à fait l'air d'une prison; car il n'y loge guère que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité seule fait les lois, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées; mais ses erreurs m'ont si fort révolté que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

(*p*) Le mot de *vérité* est là employé assez mal-à-propos par *Hobbes*; il fallait dire *justice*.

C.

Vous me paraissez, Messieurs; fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Aristote* jusqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir quel est le résultat de toutes vos lectures & de vos réflexions.

A.

Très-peu de chose.

B.

N'importe; essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme; sans un sot asservissement aux tyrans des esprits, & au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'ame.

B.

Commençons. Il est bon, avant de s'assurer de ce qui est juste, honnête, convenable entre les ames humaines, de savoir d'où elle viennent, & où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'est bien dit; quoique cela n'importe guère. Quels que soient l'origine & le destin de l'ame, l'essentiel est qu'elle soit juste; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaisait tant

à *Cicéron*. Qu'en penſez-vous, M. *A*? L'ame eſt-elle immortelle?

A.

Mais M. *C*, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte; & c'eſt de quoi je n'ai aucune connaiſſance, ſinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* diſait, il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ ſit natura animaï*, on ignore la nature de l'ame; il pouvait dire, on ignore ſon exiſtence: j'ai lu deux ou trois cents diſſertations ſur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme *St Auguſtin* avec *St Jérôme*. *Auguſtin* lui dit tout net qu'il ne ſait rien de ce qui concerne l'ame. *Cicéron*, meilleur philoſophe qu'*Auguſtin*, avait dit ſouvent la même choſe avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en ſavent davantage, ſans doute; mais moi, je n'en ſais rien, & à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve auſſi avancé que le premier jour.

C.

C'eſt que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a ſa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'eſt préciſément parce que je ne ſais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore abſolument ſi j'ai une ame, quand je ne con-

fulte que ma faible raiſon. Je vois bien que l'air eſt agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une roſe végète, mais il n'y a point un petit individu ſecret dans la roſe, qui ſoit la végétation : cela ſerait auſſi abſurde en philoſophie que de dire que l'odeur eſt dans la roſe. On a prononcé pourtant cette abſurdité pendant des ſiècles. La phyſique ignorante de toute l'antiquité diſait : l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on feſait une eſpèce d'exiſtence à part de l'odeur, de la ſaveur, de la vue, de l'ouïe ; on allait juſqu'à croire que la vie était quelque choſe qui feſait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainſi des paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée était un être ; il fallait conſulter les idées, les archétypes qui ſubſiſtaient je ne ſais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appela *philoſophie*. *Ariſtote* réduiſit cette chimère en méthode : de-là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques ſages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne ſont que des mots inventés pour ſoulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'eſt autre choſe que l'animal vivant ; que ſes idées ſont l'animal penſant ; que la végétation d'une plante n'eſt rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'eſt que la boule changeant de place ; qu'en un mot tout être métaphyſique n'eſt qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces ſages euſſent raiſon.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame, qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'ame ?

A.

Je ne dis pas cela ; je dis que je n'en sais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que DIEU nous accorde cinq sens & la pensée, & il se pourrait bien faire que nous fussions dans DIEU comme disent *Aratus* & *St Paul*, & que nous vissions les choses en DIEU, comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte, j'aurais donc des pensées sans avoir une ame : cela serait fort plaisant.

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment ?

B.

Assurément, & c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *sensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague & inexplicable *ame ?*

B.

Non, sans doute ; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment ; parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

A.

Hé bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choses que quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide ni trop sec, j'aurai des pensées; & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des pensées dans la tête?

A.

Je n'en sais rien, encore une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'osait encore penser dans sa patrie: *La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser, mais de savoir comment un être, quel qu'il soit, peut avoir la pensée.* Je suis de l'avis de ce philosophe, & je vous dirai, en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame?

A.

Il y a bien de la différence: nous ne connaissons rien du principe de la pensée, mais

nous connaissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, & que les autres le soient envers nous ; afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de temps qui nous est donné par l'être des êtres pour végéter, sentir & penser.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Si l'homme est né méchant & enfant du diable.

B.

Vous êtes anglais, M. *A*, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les lois, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* & *propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative* : je ne connais de lois que celles qui me protègent, & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y fait ce qu'il a, ce qu'il doit & ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la société ?

A.

Tout est de droit divin, si vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, & sans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées ; l'archevêque de Cantorbery, par exemple, n'est pas plus de droit divin que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que son bénéfice est de droit divin ; mais jusque-là, je croirai son droit très-humain.

B.

Ainsi tout est convention chez les hommes : c'est *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une sans doute, c'est l'intérêt & la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre, puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins, & que nous

fesons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a longtemps que nous ne serions plus (DIEU merci) Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du serpent de *Cadmus* : ils se battirent & il n'en resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin & pour en être tué, accomplirait nécessairement sa destinée, comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en suçant le sang de mes poules. on a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes, on le dit de plusieurs peuplades des îles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs, que nous nommons *quakers*, commencent à composer dans la Pensilvanie une nation considérable, & ils ont toute guerre en horreur. Les Lapons, les Samoïèdes n'ont jamais tué personne en front de bandière. La guerre n'est donc pas l'essence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce, au moins depuis le péché originel : car les doux theologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or, le diable est notre maître, comme vous savez, & un très-mé-

chant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe ; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant, dès qu'il aurait ses dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable : c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y fesant attention, j'avoue que le genre-humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens le crient, dans l'espérance de le gouverner ; ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent : il y a des maladies, sans doute ; mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils sont rares. Aucun pape depuis plus deux cents ans n'a ressemblé au pape *Alexandre VI* ; aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Christiern II* de Danemark, & le *Louis XI* de France. On n'a

vu qu'un seul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans sa poche. La St Barthelemi est bien horrible, quoi qu'en dise l'abbé de *Caveirac*; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la musique de *Rameau*, ou *de Zaïre*, ou de l'opéra comique, ou des tableaux exposés au sallon, ou de *Ramponeau*, ou du singe de *Nicolet*, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques, il y aura bientôt deux cents ans tout juste: les supplices abominables des *Jeanne Gray*, des *Marie Stuart*, *des Charles I* ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre: après quoi on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; &, comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner & à plaisanter, *si tout n'est pas bien, tout est passable.*

Il y a telle province, comme la Touraine par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cinquante années. Venise a vu plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse: il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée: les agriculteurs n'ont pas le temps de se dérober à leurs travaux; leurs femmes & leurs filles les aident; elles cousent, elles filent, elles pétrissent, elles enfournent;

(non pas comme l'archevêque *la Casa*) (*q*) tous ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, & cèdent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes, si ridiculeusement consacrés à psalmodier, d'une voix rauque & discordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raison dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, si tout n'est pas bien, tout est passable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion & d'une queue de serpent, qu'il est accompagné d'un milliar de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que JESUS-CHRIST descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce temps-là ils sortent tous les jours de leur cachot; qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils sont nos souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? De quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

(*q*) Voyez les *Capitoli* de monsignor *la Casa*, archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant *Hippocrate*, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies : d'où venait l'épilepsie, le haut-mal, par exemple ? des dieux malfesans, des mauvais génies ; aussi l'appelait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle ; il fallait un miracle pour en guérir : on fesait des pélerinages ; on se fesait toucher par les prêtres : cette superstition a fait le tour du monde ; elle est encore en vogue parmi la canaille ; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la sainte-chapelle & à St Maur, pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du jeudi-saint au vendredi ; & notre ex-roi *Jacques II*, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* passa pour être possédé de *Mégère*, & on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens : les prêtres & les prêtresses d'*Isis* allaient par le monde disant la bonne aventure, & délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de *Typhon*. Ils fesaient leurs exorcismes avec des tambours de basque & des castagnettes. Le misérable peuple juif, nouvellement établi dans ses rochers entre la

Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins; & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de *Satan*, *Asmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous serviteurs du mauvais prince *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* descend exprès de l'empyrée pour faire payer une somme d'argent par le juif *Gabel* au juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguël*, dont la fille avait déjà épousé sept maris, à qui le diable *Asmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs; ils admirent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer, dont les lois du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot: presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorsions.

Les méchans passèrent pour possédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon, & se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de *Tertullien* pousse la manie

jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de *St Rieule*.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés : étrange idée sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables, uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du prince *Charles-Edouard*, avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi ; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin : car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un système où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède, & que vous ne voulez pas en convenir ; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots; *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon église.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit: *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point: au contraire, *Adam* vécut encore neuf cents trente ans. Il faut donc entendre une autre mort: c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'*Adam* soit damné; ce sont donc ses enfans qui le seront: & comment cela? c'est que DIEU condamne le serpent, qui avait séduit *Eve*, à marcher sur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds) Et la race d'*Adam* est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or, le serpent, c'est visiblement le diable; & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête de serpens tant qu'il pourra:* il est clair qu'il faut entendre par-là le messie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas baptisés. C'est-là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? c'est encore là le mystère.

C.

Je vous arrête-là. N'est-ce pas pour *Caïn*

que nous sommes damnés, & non pas pour *Adam ?* Car nous avons la mine de descendre de *Caïn*, si je ne me trompe, attendu qu'*Abel* mourut sans être marié ; & il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn* ; car il est dit que DIEU le protégea, & lui mit un signe de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât ; il est dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encore presque seul sur la terre avec son père & sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, & avec un fils nommé *Enoch*. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *La science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier nommé *Réal*, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père *Caïn*.

Mais quoi qu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les saducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les pharisiens qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & baptisé étant adulte selon la coutume de plusieurs juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame : c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les

vêtemens. JESUS, en un mot, circoncis & baptisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'église n'avança cette cruelle chimère; & vous savez d'ailleurs qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* & *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'est l'africain *Augustin*, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de *St Paul* pour en inférer, dans ses lettres à *Evode* & à *Jérôme*, que DIEU précipite, du sein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez sur-tout le second livre de la revue de ses ouvrages, chapitre XLV. *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans même sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en* JESUS.

Il est vrai que la nature, soulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette sentence barbare: cependant il la prononce; il ne se rétracte point, lui qui changea si souvent d'opinion. L'église fait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce système. La plupart des théologiens n'osent plus l'admettre; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfans ap-

partiennent à l'enfer. Cela est si vrai, que le prêtre, en baptisant ces petites créatures, leur demande si elles renoncent au diable; & le parrain, qui répond pour elles, est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vous avez dit; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal?

A.

Il est porté à son bien-être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. DIEU lui a donné l'amour-propre qui lui est utile, la bienveillance qui est utile à son prochain, la colère qui est dangereuse, la compassion qui le désarme; la sympathie avec plusieurs de ses compagnons, l'antipathie envers d'autres; beaucoup de besoins & beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison & les passions: voilà l'homme. Quand vous serez des dieux, essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, & de la curiosité.

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable; mais venons au fait: qu'appelez-vous juste & injuste?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Égyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs d'épouser sa sœur de père : car malgré le Lévitique, la jeune *Thamar* dit à son frère *Ammon* : Mon frère, ne me faites point de sottises ; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Lois de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation

qui a été connue en son temps ; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

« Le premier qui ayant enclos un terrain » s'avisa de dire, ceci est à moi, & trouva » des gens assez simples pour le croire, fut » le vrai fondateur de la société civile. Que » de crimes, de guerres, de meurtres, que » de misères & d'horreurs n'eût point épargnés » au genre-humain celui qui, arrachant les » pieux, ou comblant le fossé, eût crié à » ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet » imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez » que les fruits sont à tous, & que la terre » n'est à personne. » (2)

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel-esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux : car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter ; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en

(2) Discours sur l'inégalité par *Rousseau* : c'est un des exemples des contradictions de l'esprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, & de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, & M. de *Voltaire* comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands-hommes auxquels on ne pardonne rien.

volant

volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui, encore une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer, pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots ; tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raison.

. . . . Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne sait ce qu'il dit ; & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme ; mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît les derniers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles

déplument leurs moineaux, c'eſt purement par eſprit de curioſité, comme lorſqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'eſt cette paſſion ſeule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empreſſement de voir des miſérables!* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me ſouviens qu'étant à Paris lorſqu'on fit ſouffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreuſes qu'on puiſſe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient ſur la place furent louées chèrement par les dames; aucune d'elles aſſurément ne feſait la réflexion conſolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verſerait point du plomb fondu & de la poix réſine bouillante dans ſes plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués & ſanglans. Un des bourreaux jugea plus ſainement que *Lucrèce*: car lorſqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la choſe de plus près, & qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer monſieur*, dit-il, *c'eſt un amateur*. C'eſt-à-dire, c'eſt un curieux; ce n'eſt pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eſt pas par un retour ſur ſoi-même, pour goûter le plaiſir de n'être pas écartelé: c'eſt uniquement par curioſité comme on va voir des expériences de phyſique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour ſon avantage; mais tant de gens ſont portés à ſe procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance

eſt un paſſion ſi violente, il y en a des exemples ſi funeſtes, l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de ſang, que lorſque je m'en retrace l'horrible tableau, je ſuis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme eſt très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juſte & de l'injuſte; un *Attila* que *St Léon* courtiſe, un *Phocas* que *St Grégoire* flatte avec la plus lâche baſſeſſe, un *Alexandre VI* ſouillé de tant d'inceſtes, de tant d'homicides, de tant d'empoiſonnemens, avec lequel le faible *Louis XII*, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chaſſe de France les héritiers de *Charles I*, couſins germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne ſais plus où j'en ſuis.

A.

Hé bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouiſſions aujourd'hui d'un beau ſoleil? Le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément les voyages de Madrid à Rome ſur la terre affermie? Si *Attila* fut un brigand, & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des miniſtres honnêtes-gens? & l'idée de la juſtice ne ſubſiſte-t-elle pas toujours? C'eſt ſur elle que ſont fondées toutes les lois; les Grecs les appelaient *filles du ciel*; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me rétracter aussi ; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes sont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter, que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à peu près de la même écurie.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraissez un anglais très-profond ; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despotique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théo-

cratique, diabolique, & les autres qui sont mêlés de tous les précédens?

C.

Oui, chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, M. *A*, quel est votre roman?

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voisines composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, & cultivent un assez bon terrain: car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encore impossible qu'elles n'aient pas été ennemies: car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots; les habitans du midi du ruisseau se feront surement moqués de ceux qui sont au nord, & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se feront battus à coups de poing, de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étaient égales jusque-là de part & d'autre, celui qui passe

pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ses compagnons : Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il ; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs, (comme firent noblement *Ulysse* & *Rhesus*) enlève les filles & le reste du bétail : après quoi la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand homme ; on s'accoutume à lui obéir, & lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en effet du nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent

les Sichemites qui dormaient au midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de *Dina* fille du patriarche *Jacob*, laquelle ayant six ans tout au plus, était déjà nubile, & les deux amans ayant couché ensemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & sitôt que les Sichemites s'étant coupé le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* & *Lévi*, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système: car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offensive a fait les premiers rois, & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjocès*, (s'il a existé) ou *Cosrou* nommé *Cyrus*, ou *Ro-*

mulus assassin de son frère, ou *Clovis* autre assassin, *Genseric*, *Attila* se font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des îles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtemps libres dans un pays hérissé de montagnes ; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant, & en les volant comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint par-tout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont rafinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les dessins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable ; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie ?

A.

Cela est si vrai que la théocratie est encore par-tout, & que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de DIEU même.

B.

Mais ces lois sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine peut très-bien ne pas comprendre que DIEU soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Egyptiens & aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laisser à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Palestine, en permettant le lièvre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papisses les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui ci vous saigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïse* & les autres véritablement inspirés, le premier impudent qui osa faire parler DIEU.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme & de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas; elle fascine, & le fanatisme subjugue. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un

homme d'une imagination allumée voit en ſonge ſon père & ſa mère mourir; ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent; le rêve eſt accompli: le voilà perſuadé qu'un Dieu lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & fripon, (deux choſes très-communes) il ſe met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un: il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier eſt bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même interêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère-goutte de vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people stare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque eſt la dupe du marché: les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépoſſède au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la ſépulture. Ce ſyſtème diabolico-théochratique dure juſqu'à ce qu'il trouve des princes aſſez bien élevés, & qui aient aſſez d'eſprit & de courage pour rogner les ongles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre-humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvents de moines, quelques magistrats éclairés & un commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magistrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque est encore plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine. Et les moines restent puissans jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse.

. . . . Hominum mores tibi nosse volenti
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

Allons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan d'un gouvernement populaire : *Commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à

moi, mes enfans sont à moi ; mes domestiques quand je les paye sont à moi ; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils ? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter ; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc & pair pour être payé de ses fournitures : Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie ? Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Être libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme ; toute autre est un indigne artifice, une mauvaise comédie, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là de parasite & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que

les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtise.

C.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre ; c'est c'est quand les sots ont été trompés par les fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'État aristocratique, & deux dans l'État monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'aristocratie ; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur : j'aimerais mieux ne porter jamais de perruque. Il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien État de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'empire, je vous déclare que je ne peux vivre

joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, M. *C*, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs, si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable : c'est celui d'un français qui, dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très-grands abus chez vous ?

A.

Sans doute ; comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine est d'être puissant & heureux avec des abus énormes ; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux

de trop manger : mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre, depuis l'empereur chinois *Hiao*, & depuis la horde hébraïque jusqu'aux dernières dissentions de Raguse & de Genève ?

A.

DIEU m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens, qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de *Bossuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Ecriture sainte ?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces juifs appellent *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Bossuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat, à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina *Urie* dès qu'il fut le maître ; & ce sage *Salomon* qui commença par assassiner *Adonias* son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet ab-

ſurde pédantiſme qui conſacre l'hiſtoire d'un tel peuple à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Je ne ſuis pas moins las de tous les livres dans leſquels on répète les fables d'*Hérodote* & de ſes ſemblables ſur les anciennes monarchies de l'Aſie, & ſur les républiques qui ont diſparu.

Qu'ils nous rediſent qu'une *Didon* ſœur prétendue de *Pigmalion*, (qui ne ſont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immenſe où elle fonda Carthage; que ces hiſtoriens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'*Apollon* accomplis, & de l'anneau de *Gigès*, & des oreilles de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui fit ſon maître roi de Perſe; qu'on s'étende ſur les lois de *Charondas*; qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cents mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes: il faut mettre toutes ces hiſtoires avec la louve de *Romulus* & de *Remus*, le cheval de Troye & la baleine de *Jonas*.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſtoire ancienne: & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'inſtruire par les fautes de ſon pays & par celles de ſes voiſins: la leçon ſera longue; mais auſſi voyons toutes les belles inſtitutions par lequelles les nations modernes ſe ſignalent: cette leçon ſera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les lois de convention se rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie est supportable. (3)

C.

Voyons donc.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

Seriez-vous assez hardi pour me soutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens & les Romains ; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisée ? les savetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de *Sophocle ?* vos orateurs sont-ils oublier *Cicéron* & *Démosthène ?* & enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

(3) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite si simplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée, & on continue à répéter que M. de *Voltaire* était un philosophe superficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

A.

Non : mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah ! exceptez-en, je vous prie, la Grèce qui obéit au grand-turc, & la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte aussi ; mais songez que Paris, qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert ; & de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie tout était sauvage : les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône à Berlin, en Suède, en Pologne, en Russie, & que les découvertes de notre grand *Newton* soient devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou & de Pétersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube (*) & du Manzanarès ; la lumière est venue du Nord : car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré ; mais toutes

(*) Les rives du Danube ont bien changé depuis l'impression de cet ouvrage.

ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans ces pays, qu'on ne l'était quand *César* descendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois & de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de *César*: ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson séché au soleil & pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt des trois schellings par livre sur son champ & sur son pré, & d'un schelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature; elle n'est point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature, & que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez: quoi! c'est suivre la nature

que de sacrer un archevêque de Cantorbéry ? d'appeler un allemand transplanté chez vous *votre majesté ?* de ne pouvoir épouser qu'une seule femme ? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enseigent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'est-il pas vrai que si deux vieux cardinaux se rencontraient à jeun & mourans de faim sous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Hé bien, qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux margajats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui est un grand don de DIEU), ceux qui proposeront des lois, ce qui est infiniment plus aisé, seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc plus les arts seront cultivés, & les propriétés plus assurées, plus la loi naturelle

aura été en effet observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois schellings en commun par livre sterling, pour jouir plus surement de dix-sept autres schellings; quand nous convenons de choisir un allemand pour être, sous le nom de *roi*, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes, le chef de la république; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maison; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéry ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c., nous fesons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le sauvage isolé & brut (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il, du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi l'homme déguisé sous la laine des moutons, ou sous l'excrément des vers-à-soie, inventant la poudre à canon pour se détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'est-là l'homme naturel; & le Brasilien tout nu est l'homme artificiel?

A.

Non : mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa fève, qui ne sera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes*, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, supposé que les organes du Brasilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importe, après tout, le caractère d'un Brasilien & les sentimens d'un Topinambou ? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETIEN.

Des serfs de corps.

B.

Il me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sureté des magasins, des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes ; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention, comme vous

voyez ; & ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme, sur sa nature, sur le développement de son intelligence, sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard, elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde, il y en a deux sur-tout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Montesquieu* m'a fort réjoui dans son chapitre des nègres. Il est bien comique, il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A.

Nous n'avons pas, à la vérité, le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri : mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient : quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est

battu quand il désobéit : y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre & le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins, & un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné ; l'un & l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu près le même ; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, & de la passer avec sa négresse & ses négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille ; mais ne dites pas que je suis un coquin. (4)

(4) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de *Voltaire* : 1°. Les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il résulte une lésion qui prouve qu'elle est l'ouvrage de la démence de l'un des contractans, ou de la violence & de la fraude de l'autre. 2°. Un engagement est nul par la même raison toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée. 3°. Quand il serait vrai qu'on pût se vendre soi-même, on ne pourrait point vendre sa postérité. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre à moins qu'il ne se fût vendu volontairement, & que cette permission fût une des clauses de la vente ; l'esclavage ne serait donc alors légitime que

Il me semble que *Grotius*, liv. II chap. V, approuve fort l'esclavage; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée, qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un français qui n'en veut point; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des espagnols. Un espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer; il me dit: Brave anglais, ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail & d'oignons: il me lit les soirs *Dom-Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît? Si je me rends à un espagnol aux mêmes con-

dans des cas très-rares. D'ailleurs un homme qui abuse de l'imbécillité d'un autre est précisément ce que M. *A* ne veut pas être. Il n'y a nulle parité entre l'état d'un esclave & celui d'un soldat. Les conditions de l'engagement du soldat sont déterminées; son châtiment, s'il y manque, est réglé par une loi, & est infligé par le jugement d'un officier, qui est dans ce cas une espèce de magistrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puissance publique. Cet officier n'est pas juge & partie comme le maître à l'égard de son esclave. Les soldats peuvent être réellement en certains pays dans une situation pareille à la servitude des nègres, & alors cet esclavage est une violation du droit naturel; mais l'état de soldat n'est pas en lui-même un état d'esclavage.

ditions, quel reproche ai-je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Juſtinien*. (5)

Monteſquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez leſquels il eſt fort commun de ſe vendre, comme, par exemple, les Ruſſes?

B.

Il eſt vrai qu'il le dit, (*r*) & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état préſent de la Ruſſie; mais il cite à ſon ordinaire. *Jean Perri* dit préciſément le contraire. (*s*) Voici ſes propres mots: *Le czar a ordonné que perſonne ne ſe dirait à l'avenir ſon eſclave, ſon golut, mais ſeulement raad qui ſignifie* ſujet. *Il eſt vrai que le peuple n'en tire aucun avantage réel; car il eſt encore aujourd'hui eſclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boïards ou

(5) Cela ſuppoſe qu'on a droit de tuer un homme qui ſe rend: ſans quoi celui qui fait eſclave un ennemi, au lieu de le tuer, eſt un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourſe de bonne grâce. Il vaut mieux faire un homme eſclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler qu'aſſaſſiner; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'enſuit point qu'on ait ſur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reſte, ces déciſions de M. *A* ne ſont pas la véritable opinion de M. de *Voltaire*. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui ſe ſoucie fort peu des hommes aſſez lâches & aſſez imbécilles pour reſter dans l'eſclavage, & qui trouve fort bon qu'on le faſſe eſclave, s'il eſt aſſez faible pour préférer la vie à la liberté.

(*r*) Livre XV, chap. VI.

(*s*) Page 228.

aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il a y de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel evêque qui n'a guère que des serfs de glèbe, de main-morte dans son territoire : telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, si des évêques & des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St Pierre* sera signée par le grand-turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

Fin du premier volume des dialogues.

TABLE

DES

DIALOGUES ET ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES

Contenus dans ce volume.

PREMIER DIALOGUE.

SUR *les embellissemens de la ville de Cachemire.* pag. 3

II. *D'un plaideur & d'un avocat.* 11

III. *De madame de Maintenon & de Ninon.* 17

IV. *D'un philosophe & d'un contrôleur-général.* 23

V. *De Marc-Aurèle & d'un récollet.* 32

VI. *D'un brachmane & d'un jésuite.* 38

VII. *De Lucrèce & de Possidonius.* 44

VIII. *D'un sauvage & d'un bachelier.* 65

IX. *D'Ariste & d'Acrotal.* 76

X. *De Lucien, Erasme & Rabelais.* 82

XI. *D'un jésuite prêchant aux Chinois, galimatias dramatique.* 90

XII. *Sur l'éducation des filles.* 93

XIII. *La toilette de madame de Pompadour, ou les anciens & les modernes.* 97

XIV. *Du chapon & de la poularde.* 107

XV. *De Cu-su & de Kou.* 115

XVI. *De l'indien & du japonais.* 143

XVII. *De Tucian & de Karpos.* 151

XVIII. *Dernières paroles d'Epictète à son fils.* 155

XIX. *D'un caloyer & d'un homme de bien.* 161

XX. *Du douteur & de l'adorateur.* 188

XXI. *De M. l'intendant des Menus avec l'abbé Grizel.* 198

XXII. *D'André des Touches à Siam avec Croutef.* 215

XXIII. *Sophronisme & Adelos, traduit de Maxime de Madaure.* 223

XXIV. *Entre* A, B, C ; *ou l'*A, B, C. 232

1er entretien. *Sur Hobbes, Grotius & Montesquieu.* ib.

II. *Sur l'ame.* 261

III. *Si l'homme est né méchant & enfant du diable.* 266

IV. *De la loi naturelle, & de la curiosité.* 278

V. *Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.* 284

VI. *Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.* 291

VII. *Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.* 297

VIII. *Des serfs de corps.* 302

Fin de la Table.

Dl 5472c

V R E S

PLETES

DE

VOLTAIRE.

INQUANTIEME.

EUX-PONTS,

N et COMPAGNIE.

7 9 2.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51136/fragment/page=0325